

NAM PHONG

VĂN-HỌC KHOA-HỌC TẬP-CHÍ

NOTICE

sur

L'Œuvre des « *Ấu-Trĩ-Viên* » au Tonkin

(Jardins d'enfants)

fondée par

L'ASSOCIATION « *KHAI-TRÍ TIÊN-ĐỨC* »

But de l'Œuvre

Ce but est essentiellement de faire au sein des collectivités villageoises du Tonkin la démonstration pratique et permanente des bienfaits de l'hygiène élémentaire, en prenant comme sujets les enfants en bas âge de la classe la plus misérable de la population rurale, qui seront reçus durant la journée dans les garderies dénommées « *Ấu-Trĩ-Viên* ».

Les mots *Ấu-Trĩ-Viên* 幼穉園 forment une expression littéraire signifiant exactement « Jardins d'enfants », qui est appliquée au Japon à des garderies dans le genre de celles que nous nous sommes proposé d'instituer et qui sont dans une certaine mesure une réplique des « Jardins d'enfants » existant en Europe dans les cités ouvrières. Cette expression ne contenant aucune allusion susceptible de froisser l'amour-propre des pauvres gens, convient admirablement à l'Œuvre dont il s'agit ici.

Considéré au point de vue social, le succès d'une telle œuvre doit avoir pour conséquence le relèvement physique d'un grand nombre d'individus, qui, sans son intervention, seraient restés voués à une misère physiologique profonde, destructive de toute énergie morale et de toute aptitude au labeur persévérant. Elle intéresse donc au plus haut degré la question très importante, dans ce pays, de l'assainissement du capital humain et de l'amélioration des qualités de la main d'œuvre. C'est ce que feront ressortir les explications qui suivent.

Le paupérisme rural en pays annamite

On sait depuis longtemps que la région deltaïque du Tonkin est surpeuplée. Si on se réfère au dernier recensement de 1921, on peut constater que la densité de la population y atteint dans certaines provinces de 300 à 500 habitants au kilomètre carré. — Thai-binh accuse 868.000 habitants pour 1600 kmq de superficie en chiffres ronds, soit 524 habitants par kmq — La répartition des habitants entre les agglomérations étant au surplus très inégale, un nombre considérable de communautés villageoises sont trop nombreuses pour le territoire cultivé, dont elles tirent le principal de leur nourriture.

La conséquence la plus apparente de cet état de choses, et qui frappe immédiatement tout voyageur qui peut comparer l'aspect d'un village tonkinois avec celui d'un village cochinchinois par exemple, est la pauvreté à des degrés divers des éléments les plus nombreux de la classe paysanne. Mais si, voulant aller au delà des apparences superficielles, on essaye de scruter les conditions de vie réelle de ces collectivités villageoises — et c'est ce qu'ont d'abord fait les promoteurs de l'Œuvre des *Áu-Trĩ-Viẽn* — on découvre alors qu'une forte proportion de la classe rurale pauvre est plongée, d'une manière permanente, dans une misère profonde qui, *constituant l'état social d'un grand nombre d'êtres placés par le destin dans la même condition sans issue*, pose dans ce pays le problème d'un véritable « *paupérisme rural* ».

Dans un village tonkinois, les propriétaires riches ou simplement aisés sont un petit nombre, formant une sorte d'oligarchie locale; la grande majorité des habitants ne possèdent que de petits biens, dont le produit suffit à peine à fournir la nourriture de toute une famille, la propriété étant, on le sait, extrêmement morcellée. Ces petits propriétaires connaissent déjà pour la plupart la pauvreté.

Plus bas encore dans l'échelle sociale, il y a les « misérables », ceux qui ne possèdent aucun bien de valeur appréciable, aucun capital, si ce n'est une méchante cabane de boue et de paillette, et qui n'ont pas d'autres ressources possibles que celles à provenir du louage de leurs bras. Or, il faut savoir à quel taux infime sont salariés, dans les campagnes annamites, où cette main-d'œuvre misérable abonde, les travaux agricoles, surtout les travaux secondaires, pour se rendre compte que ces coolies de la terre n'arrivent jamais à gagner une subsistance suffisante pour eux et leur famille. De plus, les mortes-saisons sont longues. C'est un fait connu et facilement contrôlable que toute une partie de la population, dans le bas delta tonkinois, ne fait qu'un repas par jour durant plusieurs mois de l'année en attendant le retour des moissons. En maints endroits le riz devient si cher et si rare qu'on doit le réserver pour les vieillards et les malades; les pauvres gens se nourrissent alors de patates et de racines, mélangées avec quelque peu de maïs ou de haricots.

Même s'il n'était pas aisé à tout observateur d'aller en faire la constatation sur place, il serait permis d'imaginer les répercussions qu'un pareil régime de privations alimentaires doit avoir sur l'organisme de ces déshérités, qui n'ont, quoi qu'on en puisse dire, aucun moyen de sortir *facilement* de leur situation misérable. Dans les villages il n'y a pas pour eux de travail vraiment rémunérateur et leur misère physiologique, leurs tares ou leurs infirmités en font, d'autre part, des inaptes aux travaux exigeant la double énergie morale et physique, grâce auxquels ils pourraient gagner ailleurs un peu de bien-être.

On ne peut évaluer même approximativement, en l'absence de toute statistique, le nombre de ces pauvres gens. De hauts fonctionnaires indigènes, connaissant bien leurs circonscriptions, déclarent que cette classe formerait au moins le sixième de la population globale des provinces annamites, soit, en chiffres ronds, un million d'individus (hommes, femmes et enfants). D'autres vont beaucoup plus loin encore dans leurs estimations. Ces indications ne sont ici rapportées qu'avec les plus expresses réserves. Cependant on peut raisonnablement admettre, d'une manière générale, que le contingent de ces miséreux doit correspondre au « trop plein » de la population tonkinoise, et qu'il constitue ce fameux « *réservoir de main d'œuvre* », dont on se plaint si souvent à parler et au sujet duquel nous aurons à faire connaître, nous aussi, notre sentiment.

Le problème que pose l'existence dans ce pays d'une classe aussi nombreuse d'individus, tous placés dans une situation identique, vivant dans un état permanent d'indigence est un problème de « *Paupérisme* » au sens exact de ce mot, et, comme il s'agit exclusivement d'une classe rurale, il faut préciser que c'est un problème de « *Paupérisme rural* ». Pour

se convaincre que ce vocable n'a pas été employé à tort en l'espèce, il suffit de se reporter à la définition qu'on en trouve dans le grand dictionnaire Larousse et que nous transcrivons ci-après :

« *Paupérisme*. — « Etat de pauvreté commun à un grand nombre de personnes dans un Etat.

« *Ency.* — On a essayé de distinguer la pauvreté de la misère, en faisant de celle-ci « un dénûment complet, de celle-là une simple disproportion entre les ressources et les « besoins. Cette distinction, fut-elle juste, ne tendrait qu'à faire de la misère un degré de « la pauvreté ; il convenait donc de les réunir dans une même étude, sous le titre de *Pau-
« périsme*, qui exprime, à divers degrés, un état permanent dans lequel une partie de la « population manque du nécessaire . . . »

Et plus loin : « Dans les temps les plus anciennement connus, l'Egypte possédait en elle-
« même, en sa nature climaterique, une source inépuisable de richesse et en *même temps*
« de misère. Tout semble indiquer que dans cette antiquité, les crues du Nil, n'étant pas
« régulières, occasionnaient des désastres effroyables. Toutefois, ce n'était là encore que
« des accidents physiques auxquels il était possible de parer par la prévoyance ; mais les
« Ethiopiens de Mervé vinrent donner à la misère droit de cité, en organisant une hiérarchie
« despotique. Les castes inférieures furent dès lors *vouées au paupérisme*, tandis que le
« luxe et l'abondance étaient réservés aux classes supérieures . . . »

Dès lors qu'au Tonkin, comme du reste en plusieurs régions de l'Annam, une fraction importante de la population rurale vit dans un état perpétuel d'indigence plus ou moins accentuée, et cela pour différentes causes permanentes dont les principales sont : *surpopulation, monoculture, organisation oligarchique de la collectivité communale, imprévoyance individuelle, insuffisance du travail rémunérateur dans les villages, inaptitude à l'effort soutenu consécutive à une certaine misère physiologique*, il est parfaitement légitime de dire en bon langage français qu'il y a dans ce pays une question du *paupérisme rural*. Plus tard, si l'industrie y prend un grand développement, il pourra également s'y introduire les facteurs d'un paupérisme prolétarien tel qu'on le voit apparaître dans les régions de grande production manufacturière de l'Europe, de l'Amérique et du Japon. Il est évident que la question de ce paupérisme là ne se pose pas en ce moment en Indochine et point n'est besoin d'en faire la démonstration.

Dans tous les pays du monde, particulièrement dans ceux qui passent pour être les plus riches, comme l'Angleterre, partout où la misère côtoie la richesse, il y a une question du paupérisme. On ne voit pas pourquoi le fait de mettre à l'étude la question du « paupérisme » propre aux pays annamites pourrait être interprétée comme une tendance à démentir les assurances officielles sur la richesse générale et la prospérité économique de l'Indochine. Ces assurances sont fondées sur des données publiquement connues et incontestées, telles que la balance favorable du commerce extérieur, la fertilité des deltas, la richesse du sous-sol, le développement des voies de communication, les progrès de l'industrie et du commerce locaux, etc. . . Cela ne se discute pas. Et c'est précisément parce que l'Indochine aspire à intensifier, à décupler sa prospérité réelle, par l'exploitation de toutes ses ressources, qu'il est naturel d'examiner avec quelque attention quelle est la valeur de *ses ressources en capital humain* et si l'état social actuel de la collectivité annamite place tous les éléments composant ce capital dans des conditions normales de productivité. Un tel examen est celui du « paupérisme », et on ne peut qu'être stupéfait en apprenant que certaines honorables personnes ont pu être choquées violemment par l'emploi que nous avons fait d'un tel vocable.

Pour se bien convaincre que celui-là seul convient en l'espèce, il n'y a qu'à essayer de lui substituer les autres dénominations possibles telles que : *pauvreté rurale*, *indigence rurale*, *misère rurale*. Cette dernière expression qui est plus euphonique que les autres, est certainement celle qui conviendrait le moins, et nous nous serions fait scrupule de l'employer, précisément parce qu'elle risquait d'évoquer à l'esprit une idée de pauvreté générale des campagnes, pauvreté du sol aussi bien que des habitants, ce qui serait contraire à la vérité. Avec le mot « paupérisme » au contraire, on sait qu'il s'agit de la *misère personnelle* d'une catégorie d'habitants, sans préjuger de la richesse du milieu où ceux-ci peuvent être placés. Nous avons toujours pensé et nous pensons encore qu'on ne pouvait s'y tromper.

Nous persisterons donc à parler du « paupérisme rural » des pays annamites et, laissant là cette querelle de mots, nous nous hâterons de retrouver notre sujet.

Il est cependant nécessaire que nous disions en passant que les solutions du problème local du paupérisme ne sont pas aussi simples que d'aucuns le proclament. Nier l'intérêt de ce problème sous prétexte que les miséreux en surnombre dans le Tonkin n'ont qu'à suivre l'exemple des Bretons, des Auvergnats, des Basques qui émigraient de France jadis pour aller faire fortune aux Amériques, serait établir une singulière pétition de principes. Les Bretons, Auvergnats et Basques qui s'expatriaient aux siècles derniers vers le nouveau continent étaient de jeunes hommes pleins de force physique et morale, des êtres vigoureux et sains, des gars, nés et élevés à la dure dans des régions salubres, ayant été le bon lait de robustes paysannes, ayant été nourris frugalement sans doute mais avec de bonne nourriture substantielle, et qui s'éloignaient d'un sol ingrat, mus par le sentiment naturel que leur capacité de travail leur assurerait ailleurs, dans des pays neufs, de plus grands profits. Quelle comparaison peut-on établir entre ces hommes forts physiquement et moralement, doués pour la vie aventurière, et les êtres physiquement tarés, et moralement affaiblis qui forment la grande majorité de la classe pauvre rurale annamite ? Est-il besoin d'insister sur ce point ? De plus ces émigrés français abordaient dans des pays en pleine croissance économique, où les entreprises se multipliaient sans cesse, où ils trouvaient presque tous dès leur arrivée du travail à la mesure de leur force ou de leur audace ; économes et laborieux, ils avaient tôt fait de se constituer le premier capital sur lequel ils bâtissaient ensuite à leur tour une fortune. Est-il rien de semblable à la portée de nos miséreux annamites, à qui l'on conseille d'aller défricher les terres incultes de la moyenne région, comme si c'était une chose facile que d'aller ainsi, sans réserve d'énergie et sans aucune avance de capital, faire surgir des rizières irriguées là où il n'y a que brousse et forêts. Sans doute la colonisation française offre-t-elle quelques débouchés à la main d'œuvre rurale, mais il faut bien convenir que ces débouchés sont très limités.

La vérité est que, tant que le peuplement des terres incultes n'aura pas été rationnellement organisé par l'Administration ou par des institutions non officielles, on ne verra pas se produire cet exode que l'on souhaite et qui serait capable de décongestionner le delta tonkinois. Ce serait, en tout cas, une erreur de croire que l'annamite s'abstient obstinément d'émigrer par l'effet d'un attachement superstitieux à son village natal. Cette légende a fait son temps. La preuve du contraire nous est fournie par les nombreuses colonies d'Annamites originaires du Nord-Annam qui sont fixées au Siam, où ils exercent tous les petits métiers manuels auxquels les Siamois indolents refusent de s'adonner. Et cette émigration périodique d'Annamites du Quang-Binh et du Ha-Tinh vers la vallée du Mékong (rive Siamoise) est bien une des conséquences du paupérisme, qui existe dans ces provinces exposées à de fréquentes disettes. Une documentation officielle qu'il ne nous est pas possible de publier ici-même en fait foi.

Les explications qui précèdent sont forcément écourtées, mais elles doivent faire apercevoir que les données du problème sont complexes et qu'il faut se défier des solutions par trop simplistes. Aussi bien notre intention n'est-elle pas de traiter ici à fond la question du « paupérisme » annamite et d'indiquer des remèdes pour guérir ce mal social, mais seulement d'aboutir à la justification de l'Œuvre, très nettement délimitée dans son objet et dans son fonctionnement, des « *Ấu-Trĩ-Viên* »

Il convient de rappeler d'ailleurs que l'action du Protectorat depuis plus de quarante années a toujours tendu à l'enrichissement général du pays et qu'elle a réussi à lui donner une prospérité que nul ne saurait contester. L'ensemble des mesures économiques, qui ont été déjà prises ou sont projetées — développement de la sériciculture, extension de l'hydraulique agricole, des voies ferrées et des routes devant favoriser l'émigration des habitants en sur-nombre dans certaines régions, assistance médicale, etc. . . . — acheminent la collectivité annamite vers un mieux-être général dont toutes les classes profitent. Il est incontestable que cette action bienfaisante tend à améliorer sans cesse les conditions de vie matérielle des habitants et par conséquent à réduire la misère.

L'Association Khai-Trĩ-Tiến-Đức ne saurait donc avoir la prétention d'ouvrir une voie dès longtemps tracée, mais elle estime que l'initiative privée annamite doit être capable de seconder l'effort du Protectorat, partout où celui-ci se heurte à l'indifférence ou à l'inertie des masses populaires. C'est pourquoi, s'étant donné comme but de consacrer son activité à des œuvres sociales intéressant l'évolution de la collectivité indigène, il était de son devoir d'étudier la question du paupérisme et, dans la mesure de ses moyens, de travailler elle aussi à combattre le mal.

Le paupérisme rural et la population infantile des campagnes tonkinoises.

Une des conséquences les plus attristantes du paupérisme rural est l'impossibilité, où se trouvent la grande majorité des paysans annamites de soigner et d'élever convenablement leurs enfants dans le tout jeune âge. Non seulement ceux-ci sont généralement mal nourris, mais les parents, obligés d'aller travailler au loin, doivent les confier durant la journée entière à la garde soit de frères et sœurs aînés, soit de personnes âgées de la famille ou du voisinage et c'est, dans presque tous les cas, comme si ces enfants étaient abandonnés à eux-mêmes. Le matin de très bonne heure la mère gorge ses petits avec du riz cuit de la veille, de mauvaise qualité presque toujours. Puis elle part à la recherche d'un travail quelconque, très loin parfois de la demeure. L'enfant âgé de deux, trois, cinq ans, ne fera pas d'autre repas de la journée, ayant besoin de toute celle-ci pour digérer la mauvaise boule de riz ou de patates qui gonfle son petit estomac. Quelquefois on le laissera seul enfermé dans la maison, pour qu'il ne lui arrive pas d'accidents. Et, quelle que soit la saison, il n'aura sur la peau qu'un méchant lambeau d'étoffe, jamais lavé, et rempli de vermine.

On peut citer le cas d'enfants en bas âge attachés pour la journée entière à un des piliers de la maison, d'autres placés dans un trou creusé dans le sol et demeurant ainsi jusqu'au retour des parents. Ces pratiques sont expliquées par la peur qu'ont les parents que les enfants aillent se noyer en jouant, n'étant pas ou étant mal surveillés. C'est un fait très connu dans la population annamite que de nombreux enfants se noient dans la campagne et que les parents annamites de toutes conditions ont constamment l'appréhension de perdre leurs enfants par noyade.

Les enquêtes qu'il est facile de faire un peu partout dans le delta — les membres de l'Association Khai-Trĩ-Tiến-Đức le savent bien — révèlent donc les conditions lamentables dans lesquelles la petite enfance annamite de nombreux villages tonkinois fait l'apprentis-

sage de la vie. La mortalité infantile y est nécessairement considérable mais le *jeu de la sélection naturelle*, qui, théoriquement, doit assurer la conservation des êtres les plus forts, ne fait pas ici pour tous les survivants, comme on pourrait le croire, l'office d'une bonne Providence. La proportion des enfants qui contractent une infirmité physique — cécité partielle ou totale notamment, — ou tombent dans une misère physiologique traduite par l'abâtissement et l'inaptitude au travail, est véritablement effrayante. Les médecins savent à quel pourcentage élevé le trachôme est arrivé. Voilà le fait qu'on ne peut pas nier, car il est facile à constater, de même qu'on ne peut pas nier que cette masse d'infirmités, d'êtres diminués moralement et physiquement, vivant une vie ralentie d'invalides à des divers degrés, constitue, économiquement, le véritable point faible de la collectivité annamite au Tonkin (comme du reste en Annam). Et l'on ne peut nier davantage que s'il en est généralement ainsi, c'est que l'hygiène, même la plus élémentaire, n'a pas encore pénétré dans les villages et que dans la classe rurale pauvre, les tout jeunes enfants ne reçoivent que rarement des soins intelligents : la plupart croupissent dans la saleté la plus répugnante. Certes les Annamites aiment beaucoup leurs enfants et s'ils les soignent si mal, c'est parce qu'ils ne savent ou ne peuvent faire autrement.

L'Association Khai-Trī-Tiến-Đức désire prouver à son tour qu'avec un effort intelligemment soutenu, par une propagande, non point verbale, mais faite d'exemples et de démonstrations directes sur place, on pourra apporter en quelques années un soulagement réel à cette misère de l'enfance annamite, qui est, quoi qu'on dise, en fonction du paupérisme rural. Ce résultat sera obtenu par la création progressive partout où besoin sera des « *Ấu-Trī-Viên* », ou « Jardins d'enfants ».

Les *Ấu-Trī-Viên*

L'organisation de l'Œuvre des *Ấu-Trī-Viên* fait l'objet d'un règlement qui a été définitivement adopté en séance du Conseil d'administration de l'Association Khai-Trī-Tiến-Đức le 15 Août dernier, et dont le texte a paru dans notre dernier numéro (1)

Le Conseil-directeur de l'Œuvre, constitué en cette même séance, est entré aussitôt en fonctions et son activité ne tardera pas à se manifester.

Un « *Ấu-Trī-Viên* » est une enceinte spacieuse et aérée, d'établissement facile et économique, pouvant utiliser d'ailleurs des cours de pagodes ou de temples, dans laquelle sont groupés et surveillés durant le jour tous les enfants de moins de sept ans, que leurs parents doivent laisser au village pendant qu'eux-mêmes vont travailler au loin. Le « *Ấu-Trī-Viên* » sera donc avant tout une garderie confiée à des femmes annamites, déjà dénommées *Bảo-Mẫu*, qui seront recrutées dans certaines conditions et dont la tâche sérieusement contrôlée par nos délégués, sera des plus simples. La « *Bảo-Mẫu* » devra veiller à la propreté de tous les enfants, les faire laver, leur faire prendre un repas substantiel au milieu du jour (le riz étant fourni par les parents, le village ou les greniers de l'Œuvre suivant les cas), les surveiller et les faire jouer. Elle devra être capable — *et c'est là le point capital*, de leur donner les soins élémentaires en cas de plaies ou de mal aux yeux.

Les enfants seront reçus aux *Ấu-Trī-Viên* jusqu'à l'âge de sept ans, car à partir de cet âge ils pourront soit aller aux champs, — et ils seront assez forts pour continuer la lutte pour l'existence, — soit entrer à l'école primaire. Dans ce dernier cas, le soin de veiller à leur hygiène incombera désormais à l'instituteur.

Chaque *Ấu-Trī-Viên* peut être installé avec des frais minimes : achat de quelques nattes, de quelques jouets, de quelques ustensiles pour la propreté, de marmites etc.

(1) *Nam-Phong*, n° 62, pages 61-63.

La nourriture à fournir aux enfants pourra dans la plupart des cas, provenir de dons recueillis sur place par le Comité local.

Quant aux médicaments usuels, ils seront obtenus gratuitement, les enfants reçus dans les *Ấu-Trĩ-Viên* ayant droit à l'assistance médicale gratuite.

La gestion et l'administration des *Ấu-Trĩ-Viên* seront laissées aux soins d'un Comité local, et, en principe, chaque collectivité villageoise devra faire tout l'effort financier nécessaire pour assurer leur fonctionnement. Il convient de bien préciser que la création des *Ấu-Trĩ-Viên*, effet de l'initiative privée, ne sera jamais imposée; seuls les villages que notre propagande aura convaincus, en seront dotés sur la demande expresse formulée par le comité local, qui est prévu par le règlement.

L'intervention de l'Association Khai-Trĩ-Tiên-Đức se bornera à fournir des subventions aux Comités locaux qui justifieront qu'ils ont des ressources insuffisantes. C'est par l'intermédiaire du délégué provincial de l'Œuvre que ces questions de subventions seront réglées.

L'Association Khai-Trĩ-Tiên-Đức interviendra surtout d'une manière active pour déterminer au début l'institution des « *Ấu-Trĩ-Viên* », soit que, par sa propagande, elle arrive à décider les notabilités villageoises à en prendre seules l'initiative, soit qu'elle fasse elle-même à la demande de celles-ci tous les frais de premier établissement, sauf à amener peu à peu les comités locaux à prendre charge des garderies déjà créées par ses soins et qui auront fait la preuve de leur utilité. Les crédits progressivement dégagés, à mesure que les villages intéressés accepteront de se charger eux-mêmes des *Ấu-Trĩ-Viên*, serviront pour amorcer de nouvelles garderies et l'œuvre fera ainsi, sous l'impulsion méthodique de l'Association Khai-Trĩ-Tiên-Đức, de nouveaux progrès; elle s'étendra peu à peu comme une tâche d'huile dans le delta tonkinois.

En aucun cas il ne sera exercé la moindre pression, et la création des « *Ấu-Trĩ-Viên* » demeurera facultative.

D'ailleurs des considérations d'ordre financier nous interdiraient au début d'en multiplier le nombre et il n'en est prévu qu'une quinzaine pour l'année 1923.

L'Association Khai-Trĩ-Tiên-Đức aura aussi pour mission de veiller au bon recrutement des *Bảo-Mẫu* et d'instituer une surveillance sévère sur tous les établissements.

Les *Ấu-Trĩ-Viên* et la diffusion de l'hygiène élémentaire dans les villages

Il est facile de comprendre pourquoi et comment la création des « *Ấu-Trĩ-Viên* » peut être, dans l'état actuel de l'organisation du Tonkin, le moyen le plus efficace de faire pénétrer les connaissances élémentaires les plus utiles de l'hygiène dans les masses rurales. Les *nhaqués* auront, en permanence, sous les yeux l'exemple d'enfants débarrassés en quelques jours de leurs plaies et de leurs parasites, par les soins que leur donnera la *Bảo-Mẫu*; ils verront les effets bienfaisants de l'application journalière d'une goutte de collyre au sulfate de cuivre dans les yeux d'enfants, que tout le monde s'attendait à voir devenir borgnes ou aveugles. Enfin la *Bảo Mẫu* pourra avertir à temps le médecin du chef-lieu s'il survient quelque maladie grave. Pour les médecins de l'Assistance eux-mêmes, le groupement dans nos garderies des enfants de la classe pauvre, qui ont droit à l'assistance médicale gratuite, facilitera considérablement la tâche, car ils seront assurés que leurs prescriptions seront appliquées par la *Bảo-Mẫu* et, au cours de leurs tournées périodiques, il leur sera plus facile de constater l'état sanitaire de toute cette population infantile.

Il ne semble pas que l'on puisse discuter les multiples avantages que ces garderies peuvent offrir pour l'augmentation du rendement effectif de l'Assistance médicale gratuite dans

des provinces, où un seul médecin résidant au chef lieu, aidé par un auxiliaire indigène et quelques infirmiers, doit suffire aux besoins de populations se chiffrant par sept et huit cent mille habitants.

Mais ce qu'il est surtout essentiel de considérer c'est l'effet instructif pour la masse ces démonstrations pratiques des bienfaits de l'hygiène, se renouvelant constamment devant les yeux de tous les habitants. Bien plus, l'enfant qui, ayant passé plusieurs années sous la garde d'une *Bảo-Mẫu* dévouée — et elles le seront parce que nous saurons les choisir telles — et, rendu après l'âge de sept ans à la vie commune des champs, aura contracté quelque plaie ou un commencement de conjonctivite, n'ira-t-il pas tout droit vers la *Bảo-Mẫu* pour lui montrer son mal et lui demander le remède, dont il sait par expérience personnelle qu'elle a le secret ? Ainsi l'habitude de recourir aux médicaments usuels de la médecine française s'insinuera dans le peuple des campagnes par un travail de propagande méthodique et sûr, beaucoup plus efficace, en tout cas, que le système des conférences plus ou moins espacées, auxquelles les notables considèrent comme une corvée d'assister.

Il apparaît donc clairement que les bons effets de notre œuvre ne seront pas limités aux seuls enfants dont nous nous occuperons, mais qu'ils dépasseront les limites de l'enceinte étroite des *Ấu-Trĩ-Viên*, et que c'est une véritable *croisade* pour la diffusion de l'hygiène dans le peuple annamite que notre Association entreprend.

Le paupérisme et la question de la main-d'œuvre au Tonkin

Tout enfant qui, sans être atteint de tares congénitales graves, sera, grâce aux soins reçus dans les *Ấu-Trĩ-Viên*, sauvé de la cécité, de la misère physiologique acquise ou de l'abrutissement cérébral, sera un récupéré pour le capital humain du Protectorat, pour le « réservoir de main-d'œuvre » que constitue, croit-on, le Tonkin. Certes, il ne faut pas se flatter qu'il aura suffi de créer un grand nombre de garderies pour avoir sauvé tous les malheureux, mais, si faible que soit le nombre de ceux qui nous devront le salut, ce nombre justifiera toujours amplement l'existence de l'œuvre et les sacrifices, d'ailleurs relativement faibles, qu'elle coûtera à ceux qui s'y intéresseront. Actuellement nous calculons qu'un enfant coûtera en moyenne dans une garderie de cent pupilles, tous frais payés, deux cents à deux cents et demi par jour, soit environ 0\$75 par mois au maximum. Qui osera soutenir que les sommes ainsi employées par les villages ou les groupements charitables annamites associés à cette œuvre seront un capital mal employé, une perte inutile pour la Société annamite ? Il en serait autrement si nous avions pris pour but d'hospitaliser des adultes incurables, de construire de luxueux orphelinats sans savoir ce qu'il pourrait advenir plus tard des pensionnaires. Aussi bien que quiconque, nous connaissons les critiques que de telles initiatives appellent. Mais notre œuvre échappe à celles-ci parce qu'elle est rigoureusement adaptée, et aux ressources possibles des milieux bourgeois indigènes qui devront l'alimenter, et aux besoins les plus urgents que révèle l'état social dont il s'agit.

A la lumière de tout ce qui précède, on peut entrevoir sous quel aspect doit se présenter la question de la main-d'œuvre tonkinoise pour tout observateur averti. En réalité, ce trop plein de population, dont on constate l'existence dans le delta tonkinois, est formé par une masse de misérables physiquement et moralement inaptes pour les travaux nécessitant force et énergie. Tous les industriels sont unanimes à déclarer que la main-d'œuvre indigène qu'ils ont voulu recruter dans les campagnes, laisse un déchet considérable d'invalides ou de non-valeurs. Lors des recrutements d'ouvriers indigènes pour aller servir en France dans les usines de guerre, la proportion des individus qu'il a fallu éliminer par suite de l'inaptitude physique fut, on le sait, extraordinaire. Donc ceux qui, se fiant à la seule lecture des chiffres du recensement, concluent avec un bel optimisme que ce paupérisme

un magnifique « réservoir de main-d'œuvre », se trompent et trompent leurs lecteurs de la façon la plus complète ; car ils négligent le facteur « qualité » qui est non moins important que le facteur « nombre » en l'espèce.

Le Gouvernement poursuit activement l'achèvement des voies ferrées et des routes qui permettraient, par conséquent, permettre l'évacuation spontanée et régulière du trop plein de population du Tonkin vers les terres en friche de la Cochinchine et du Laos. Mais est-ce tout ce que le Tonkin compte d'aveugles, de borgnes, de malingres, de rachitiques, d'êtres abêtis, que l'on compte ainsi déverser sur ces pays neufs, qui attendent au contraire des hommes et des femmes robustes et sains ? Voilà la question qui mérite d'être examinée avec quelque attention.

Car ceux qui préconisent une émigration intensive de Tonkinois ne songent évidemment pas à vider le Tonkin du contingent d'hommes robustes et valides, dont le travail assure la vie des industries françaises et la prospérité agricole du pays, et qui doivent y rester ; ceux-là n'y sont pas en surnombre.

La conclusion qui s'impose est qu'il faut s'occuper, et le plus tôt sera le mieux, des moyens d'améliorer la valeur intrinsèque du capital humain, dont dispose ce pays.

Et l'Œuvre des *Ấu-Trĩ-Viên* se trouve merveilleusement rentrer dans le cadre des initiatives qui pourront dans une certaine mesure contribuer à ce résultat.

L'Œuvre des *Ấu-Trĩ-Viên*, œuvre privée annamite

L'Association Khai-Trĩ-Tiến-Đức revendique l'honneur de compter les promoteurs de l'Œuvre des *Ấu-Trĩ-Viên* parmi ses membres. Elle entend affirmer que cette œuvre conçue par l'initiative privée annamite, sera aussi réalisée par le concours d'organisations privées annamites et par des moyens d'action annamites. Notre grande association, qui s'est donnée pour but exclusif de suivre l'exemple généreux que lui donne la France et de travailler pour le mieux-être et le progrès moral de notre race, se sent assez forte pour mener à bien les œuvres sociales auxquelles elle a décidé d'appliquer son effort persévérant. Agissant au grand jour sans sortir des terrains sur lesquels elle doit rester, elle ne faillira pas aux devoirs qui sont la raison d'être de notre groupement et l'expression de la conscience collective de ses membres. Elle sait pouvoir compter sur la sympathie de la population française et sur les bienveillants encouragements des pouvoirs publics du Protectorat, parce qu'elle ne s'attache qu'à poursuivre des œuvres désintéressées et dont l'opportunité, à la réflexion, ne paraîtra discutable à personne.

Et comme elle est la première Société annamite qui, prenant pour ligne de conduite le célèbre proverbe « Aide-toi, le ciel t'aidera », a voulu prouver que la collectivité annamite pouvait trouver en elle-même des facteurs puissants de son propre relèvement, elle ne doute pas d'avoir mérité ainsi les approbations sympathiques de tous les Français au cœur généreux.

Toute œuvre humaine rencontre des objections et des critiques. Nous avons eu la grande satisfaction de constater que le projet de création des « *Ấu-Trĩ-Viên* » n'a rencontré aucun détracteur parmi nos compatriotes ; le sentiment d'approbation a été unanime et depuis un mois le nombre d'adhérents journaliers à l'association Khai-Trĩ-Tiến-Đức s'est considérablement accru. Ce fait est significatif.

Que si, d'autre part, des opinions d'allure défavorable se sont fait entendre, il faut sans doute en chercher la cause dans l'ignorance et des informations erronées sur les intentions et la nature même de notre œuvre.

A ceux qui nous diront que l'œuvre des Jardins d'enfants est impossible, nous répondrons qu'il y a déjà des démonstrations probantes et nous leur offrirons de les leur faire voir

A ceux qui nous diront que notre entreprise est difficile, nous répondrons que ce n'est pas une raison parce qu'il y a des difficultés dans une entreprise pour y renoncer, sans avoir fait même un essai loyal.

A ceux qui nous diront qu'une telle œuvre est prématurée, nous les met^{tre en présence} en présence de ces malheureux enfants couverts de gale et de plaies, aux yeux pur^{pur la masse} ja ne peuvent plus s'ouvrir à la lumière du jour, figés dans des attitudes résignées^{en F} physiologique, et nous leur demanderons de réitérer, devant ce spectacle, s'il est trop tôt pour mettre une goutte de collyre sauveur dans les yeux de ceux qui sont à la veille de devenir aveugles, s'il est trop tôt pour ranimer ces corps qui ne demandent qu'à vivre, et de récupérer ainsi quelques unités valides pour la collectivité. ^{pour les cas qui dé-}

A ceux qui voudront soutenir que notre initiative est dangereuse, nous leur demanderons de préciser en quoi elle le sera et pour qui, car ce ne peut être pour la Société annamite, qui sait mieux que quiconque ce qu'il faut en penser.

Et à tous, nous demanderons si l'on peut faire, de bonne foi, un grief à une association constituée comme la nôtre, où se fondent tous les éléments de la bonne société indigène, d'avoir fondé une œuvre privée de solidarité sociale, qui peut se réclamer du plus pur enseignement moral venu de l'Occident avec l'évangile du Christ, comme aussi bien des doctrines les plus humaines de nos vieilles religions d'Asie.

Signé :

MM. L. MARTY.

TRẦN-VĂN-THÔNG.

BẠCH-THÁI-BUỒI.

MAI-TRUNG-CÁT.

PHẠM-VĂN-THỤ.

NGUYỄN-VĂN-VĨNH.

NGUYỄN-NẴNG-QUỐC.

PHẠM-VĂN-KHOAN.

TRẦN-MỸ.

NGUYỄN-KIM-LÂN.

VŨ-NGỌC-HOANH.

TRẦN-TRỌNG-KIM.

PHẠM-MẠNH-XỨNG.

TRẦN-VIỆT-SOẠN.

ĐỖ-THẬN.

HOÀNG-HỮU-DÔN.

PHẠM-HUY-LỤC.

NGUYỄN-VĂN-TÂM.

MM. HOÀNG-TRỌNG-PHU.

TU-ĐẠM.

NGUYỄN-HỮU-THU.

LÊ-TRUNG-NGỌC.

PHẠM-QUYNH, ^{il ne fait pas}

CHÊ-QUANG-Ả.

ĐÀO-HUỐNG-MAI.

NGUYỄN-HỮU-ÍCH.

LÊ-VĂN-PHÚC.

NGUYỄN-TẮT-TẾ.

NGUYỄN-QUI-TOẢN.

ĐẶNG-ĐỨC-CƯỜNG.

BUI-HUY-TÍN.

PHẠM-DUY-TỐN.

NGUYỄN-THÀNH.

NGHIÊM-XUÂN-QUẢNG.

HOÀNG-QUANG-HƯƠNG.

LÊ-THÀNH-Ý.

Membres du Conseil d'Administration de l'AFIMA.

A nos lecteurs

Notre Directeur, M. PHAM-QUYNH, rentrant de France par le dernier courrier, a repris dès ce mois la direction du « Nam-Phong ». Après six mois d'absence, il est heureux de reprendre contact avec les fidèles lecteurs de cette Revue et les remercier d'avoir conservé à ses collaborateurs la même confiance et la même sympathie qu'ils n'ont cessé de lui témoigner dès le début. Son voyage en France aura, entre autres résultats, celui de le confirmer dans sa croyance en l'efficacité de l'œuvre entreprise par cette publication depuis plus de cinq ans, et son premier souci sera de travailler à donner à celle-ci plus d'extension et plus d'intérêt encore pour la rendre digne de la confiance de ses nombreux lecteurs et amis.

La Poésie Annamite⁽¹⁾

(Việt-Nam Thi-ca)

Trong tập « Phụ-trương bằng chữ Pháp » kỳ này, bắt đầu đăng một bài diễn-thuyết ở Paris của bản-chí chủ-bút Phạm-quân. Bài này nói về « Việt-Nam Thi-ca », diễn ở Hội « Đông-phương ái-hữu » (Société des Amis de l'Orient) tại Paris, ngày thứ 4 mồng 5 tháng 7 năm 1922. Hội này là một hội họp những thân-sĩ thành Paris có lòng yêu-mến cái cổ-văn-hóa của các dân-tộc bên Đông-phương. Mục-dịch Hội là thứ nhất mở những cuộc diễn-thuyết mời các nhà bác-học văn-sĩ Đông Tây đến giảng-diễn về văn-chương, triết-lý, mĩ-thuật, lịch-sử các nước Đông-phương để cho người trong Hội nghe ; thứ nhì là giao-tiếp với những người Đông-phương sang học-hành hay là du-lich ở nước Pháp, chủ-ý giới-thiệu với cách cho được quen biết trong khi còn lạ-lùng. Cái phạm-vi của Hội là gồm tất cả các dân các nước cổ ở Á-châu, đối với Âu-châu gọi tổng-danh là Đông-phương như : Ba-tur, Ấn-độ, Trung-hoa, Nhật-bản, Cao-ly, An-nam, v. v.

Năm ngoài Hội « Đông-phương ái-hữu » có mời được nhà đại-văn-hào Ấn-độ RABINDRANATH TAGORE (năm trước đã được phần thưởng Nobel về văn-học) và nhà khoa-học bác-sĩ Ấn-độ SIR JAGADISH BOSE sang Paris diễn-thuyết mấy lần, và Tagore diễn-thuyết ấy có ảnh-hưởng bên Âu-châu to lắm. Hồi bản-chí chủ-bút của Paris, cũng được các ngài trong Hội tiếp-đãi tử-tế lắm, có mời diễn-thuyết một bài về văn-chương hay là mĩ-thuật nước Nam. Phạm-quân bên nói về thi-ca Việt-Nam, có ý tỏ cái hay của tiếng An-Nam và chứng rằng nước Nam ta cũng có văn-chương. Hội « Đông-phương » chưa có hội-sở, khi mở diễn-thuyết thường mượn nơi diễn-đàn nhà Bác-cổ-quán GUIMET, hay là nơi nhà sở nào đó, tùy tiện. Bữa Phạm-quân diễn-thuyết thời tại phòng khách lớn của « Indochine kinh-tế-cục » (Agence économique de l'Indochine, 20 Rue La Boétie, Paris).

Khi diễn-thuyết xong, có một nhà tạp-chí ở Paris, tên là Orient et Occident (Đông-Tây Tạp-chí) đến xin bài diễn-thuyết để đăng báo. Vậy bài này đã in toàn-văn ở bên Pháp, trong số « Đông-Tây Tạp-chí » tháng tám, vừa sang chuyển tàu mới rồi. Các bài diễn-thuyết khác của Phạm-quân cũng cho in ở các báo-chí Tây cả, để truyền-bá bên qui-quốc cho được rộng. Bản-chí sẽ lần-lượt lục-đăng dần.

Bài này nói về ca-dao và truyện Kiều, chắc các bạn đọc báo đã biết cả rồi. Duy nói cho người Tây nghe, nên lời-lẽ và cách sắp-đặt có khác giọng diễn-thuyết An-Nam. Đây in nguyên-văn chữ Pháp, và có đối dịch ra quốc-ngữ để giúp

(1) Conférence faite par notre Directeur, M. PHẠM QUỲNH, à la Société française des amis de l'Orient à Paris, le Mercredi 5 Juillet 1922. Le texte de cette conférence a été publié dans la Revue *Orient et Occident* (n° 8 du mois d'août 1922) qui paraît tous les mois à Paris depuis le commencement de cette année chez ERNEST LEROUX, l'éditeur orientaliste si connu (28, Rue Bonaparte, Paris, 6^e). Abonnement annuel : 53 francs.

cho các Ngài chưa thông Pháp-văn đọc cho dễ, nhưng cái tinh-cách hai lối văn khác nhau lắm, không thể dịch cho hết ý-từ được. Đó cũng cùng là một người viết, mà khi viết bằng quốc-văn, khi viết bằng chữ-thể-cách phải khác nhau, đủ biết rằng cái tinh-thần của Đông-phương với phương không giống nhau vậy.

Bài này có kết một đoạn bênh-vực cho tiếng An-Nam và cõ-dộng xin Chính-phủ Bảo-hộ cho lấy tiếng An-Nam làm gốc phổ-thông-giáo-dục trong nước. Văn-đề ấy, Phạm-quân đã từng nghị-luận trong bản-chí nhiều, và sau này sẽ còn bàn-bạc nữa, mong cho kỳ đạt tới mục-dịch; nhưng trong khi diễn-thuyết bên Tây đã có dịp phân-trần cho người qui-quốc biết những sự lợi-hại, tưởng cũng là một việc hay vậy.

N.-P.

Mesdames,

Messieurs,

C'était une nuit de lune, sur la rivière de Hué. Suivant une habitude chère aux lettrés et aux artistes de la Capitale, nous avons, mes amis et moi, loué un sampan, un de ces sampans à demi-couverts qui, par les nuits claires d'été, promènent sur la « Rivière des Parfums » les amoureux et les poètes comme les gondoles de Venise. Nous voguions lentement, loin de la ville, remontant la rivière vers la direction des tombeaux impériaux qui sont peut-être de tous les sites de la terre les plus poétiques par le charme d'indéfinitable mélancolie qui s'en dégage. Tout était calme sous la lumière blanche de la lune. On n'entendait que le bruit de la rame que poussait d'une main nonchalante notre jeune sampanière. Impressionnés par la beauté du paysage, nous nous mîmes à réciter des vers; l'un d'entre nous qui était poète, en improvisa quelques-uns. Mais avec la sévérité qui distingue les jeunes littérateurs, nous étions d'accord pour trouver que ni les vers anciens ni les vers modernes n'étaient capables d'exprimer toute la poésie intense éparse dans l'espace et qui nous pénétrait tous à cette heure divine de la nuit où l'âme se

Thưa các quý phu-nhân,

Thưa các Ngài,

Đêm hôm ấy là một đêm trăng, ở trên sông Hương. Theo thói quen của các nhà văn-sĩ ở K^Nes, il ne faut pas, ay người bạn nữa có thuê một cái dò, lối dò có mái che một nửa, những đêm hè sáng-sủa thường chỗ những khách tình với khách thơ chơi picnic trên Hương-giang, như những hoa-thuyền ở thành Venise vậy. Đi từ từ, xa thành-phố, ngược dòng sông lên mạn các Tôn-lãng, có lẽ là một nơi cảnh-trí nên thơ nhất trong thế-giới, vì nó có một cái thú buồn lạ, cảm vô-cùng. Trời đất bình-lĩnh, bóng trăng vàng-vặc. Chỉ nghe thấy tiếng cái chèo của chị lái dò tay đưa thủng-thẳng. Sức cảnh sinh tình, chúng tôi bèn giở ra ngâm thơ; trong bọn có một tay hay thơ, cũng ứng-khẩu mấy câu. Nhưng lẽ thường những văn-sĩ non, xét văn-chương hay có tinh nghiêm-khắc, mà người đồng-thanh cho là bao nhiêu những thơ cổ thơ kim đều không diễn được hết cái thi-vị thâm-trầm tản mạn ở trong khoảng không, nó có nhiệm người ta đương cái giờ thần-tiên giữa đêm đó, là lúc tâm

sentait en accord avec le rythme de l'universelle harmonie. Tout à coup une voix s'éleva au milieu du silence à peine troublé par la conversation. C'était notre jeune sampanière qui, empoignée elle-même et peut-être à son insu par la grandeur du spectacle, chantait une de ces chansons populaires, si mélodieuses, si douces, qu'elles semblent des voix de la nature s'exhalant d'elles mêmes du silence de l'espace. Elle chantait sur le rythme des « chansons de sampaniers » qui consiste à allonger la voix de telle sorte qu'elle suive le mouvement même de la rame. Elle chantait :

Le vent qui souffle incline les jeunes branches de bambou ;

J'entends de ce côté-ci du fleuve le son que la cloche de la pagode voisine et de l'autre côté le chant du coq qui annonce les veilles.

A entendre cette chanson si simple et en même temps si évocatrice qu'il nous semblait percevoir réellement l'écho lointain d'un chant de coq, — seuls les vents qui convenaient à un tel paysage et qui lui manquaient en effet, — nous eûmes pendant un instant l'impression de la vraie poésie. Autant nous avions été sévères en jugeant les vers savants et compliqués des poètes anciens et modernes, autant nous fûmes d'accord pour reconnaître dans cette chanson si simple, création en quelque sorte spontanée de l'âme populaire, cet accent profond et indéfinissable qui révèle le fonds de poésie de notre race.

Et, en effet, si la poésie, malgré toutes les définitions savantes qu'on en a données, consiste en dernière analyse en une certaine faculté de s'é mouvoir devant les spectacles de la vie et de la nature, et de rendre cet émoi doux et passager en des phrases

như cũng nhịp theo đồng - điệu với khúc nhạc quân-thiên. Bốn bề yên-lặng cả, duy chúng tôi nói chuyện cũng không đủ nào-động; bỗng có tiếng người cất lên, ở giữa khoảng không tịch-mịch. Là tiếng chị lái đò, có lẽ trông thấy cái cảnh trời đất lồng-lộng như thế, cũng tự-nhiên cảm-động mà không biết, cất tiếng lên hát một câu ca-dao nọ, rất là véo-von, rất là êm-ái, như tiếng thiên-nhiên ở trong ống thiên-lại mà ra. Hát theo giọng câu hát lái đò, là kéo dài tiếng ra để cho theo đúng với nhịp chèo. Hát rằng :

Gió đưa cành trúc la-dà,

Tiếng chuông Thiên-mụ, canh gà Thọ-xương (1)

Nghe câu hát đó, tuy giản-dị có thể mà cảm-súc biết bao, tựa-hồ như thấy vắng-vắng có tiếng chuông tiếng gà ở đâu đâu xa thiệt, — hai thứ tiếng ấy là hợp với cảnh này nhất, mà không có hình như thiếu mất một phần ; nghe câu hát ấy mà trong giây phút như cảm-giác được cái Hồn Thơ vậy. Trước kia xét những câu thơ huyền-diệu phiến-phức của các tay thi-bá cổ kim nghiêm-khắc bao nhiêu, thời bấy giờ lại sẵn lòng bấy nhiêu mà công-nhận rằng câu ca-dao rất giản-dị đó thật là cái âm-hưởng tự-nhiên ở trong lòng dân mà ra, nó có một cái giọng thâm-trầm vô-cùng đủ tỏ được cái hồn thơ của giống Nam-Việt.

Mà thật thế. Thơ là gì ? các nhà bác-học giải-thích nghĩa thơ cũng đã nhiều, nhưng rút lại thơ chẳng qua là một cái sức cảm-động của lòng người đối với những cảnh thiên-nhiên và cảnh nhân-thế, cảm-động một cách êm-đềm

(1) Dịch ra chữ tây cho người Tây hiểu, thời phải dịch cho thanh-thoát, lấy cái ý-nghĩa mà không cần phải dịch đúng từng chữ. Như trong câu này, những tên Thiên-mụ Thọ-xương, đối với người mình thời là những tên quen cả, nhưng đối với người Tây không biết là những gì, thời có đọc lên cũng không cảm.

harmonieuses et rythmiques, notre peuple a toujours possédé cet instinct poétique en quelque sorte à l'état pur. J'entends par là qu'il a été très peu cultivé pour lui-même, exploité d'une façon savante par des hommes qui font profession d'être poètes, et qu'il se manifeste tout naturellement dans les masses profondes du peuple. Car la poésie annamite — et c'est cela qui fait, je crois, son originalité, — est en grande partie populaire. L'élite intellectuelle du pays qui formait jusque dans ces derniers temps une classe spéciale, celle des lettrés ou humanistes, uniquement versée dans l'érudition et les lettres chinoises, s'est toujours distinguée par un dédain absolu à l'égard de la langue nationale, langue vulgaire, bonne tout au plus pour le peuple inculte et illettré. Ce dernier qui ne sait pas, pour exprimer ses sentiments, se servir de la métrique savante des maîtres Tou Fou et Li Tai-Pé⁽¹⁾ s'est bien vu obligé d'user du parler du terroir. Et de fait, il en a su tirer un excellent parti, aidé par cet instinct poétique dont j'ai parlé plus haut et la « musicalité », si je puis ainsi dire, de notre langue si chantante avec la gamme de ses tons qui fait le désespoir des annamitisants. C'est ainsi que s'est formée à travers les siècles cette riche littérature populaire annamite composée de chansons, de distiques, de dictons et proverbes, de phrases plus ou moins assonancées, de métaphores, d'images, de comparaisons poétiques, qui constituent comme la trame même de notre langue. Cette littérature populaire est en grande partie orale. Notre langue, longtemps négligée par les lettrés, n'a été cultivée que dans le peuple par des chanteurs populaires, sorte de trouvères ou trou-

thanh-thú, diễn ra những lời êm-ái dịu-dàng. Nếu thơ là thể thời cổ-lai dân-tộc An-Nam chúng tôi vẫn ^{đến nay} vẫn còn hồn thơ rất thuần-túy. Thơ ^{đó là} là xưa nay ít người chú-ý làm cho cái hồn thơ không bị những kẻ lấy thơ làm nghề lợi-dụng, tự-nhiên phát-lộ ra trong những đám dân-gian chất-phác. Vì cái đặc-sắc của thi-ca Việt-Nam chúng tôi là phần nhiều do trong dân-gian mà ra. Bọn thượng-lưu học-thức trong nước, hương-lai vẫn lập thành một phái riêng, gọi là phái nho-học hay là phái cổ-học, chỉ chuyên-trì về lối học từ-chương khảo-cửu của Trung-quốc, vẫn khinh-bĩ tiếng quốc-âm, cho là tiếng nô-m-na chỉ dễ dùng cho bọn bình-dân mộc-mạc và vô-học. Kẻ bình-dân kia, muốn diễn cái cảm-t của mình, không biết dùng những luật thơ huyền-diệu của các thi-bá Lý Đả nước Tàu, thế-lắt phải dùng đến tiếng thờ-âm. Mà thực kể ^{đúng} là nhờ có cái ^{đúng} như trên kia tôi đã nói, và nhờ cái quốc-âm của chúng tôi có âm-hưởng tiết-tấu như tiếng đàn, mỗi tiếng có mấy âm, đọc lên như giọng hát, khiến cho người Tây học tiếng An-Nam lấy làm khổ không đọc cho đúng được. Bởi thế nên đời nọ qua đời kia đã gây thành nên một cái văn-chương của bình-dân rất phong-phú, nào là câu hát, nào là câu đối, nào là ngôn-ngữ cách-ngôn, nào là những câu thành-ngữ có âm-vận hưởng-ứng nhau, nào là những lời nói bóng, lời tỉ-dụ, câu ví-von, khác nào như những sợi dệt đan lại thành ra cái tấm quốc-âm của chúng tôi. Cái văn-chương của bình-dân ấy phần nhiều là văn-chương truyền-khẩu. Tiếng quốc-âm của chúng tôi kẻ học-thức nhãng bỏ đã lâu, duy chỉ tập-luyện trong dân-gian, do những bọn hát giống như bọn *trouvères* và

(1) Grands poètes chinois de la dynastie des T'ang

badours, qui s'en allaient de village en village chanter dans les cérémonies et les fêtes. Ces poètes improvisaient suivant les lieux. Et ces vers improvisés se transmettaient de bouche en bouche et s'incorporaient dans la langue courante qu'ils enrichissaient de tournures et d'expressions nouvelles. Certains villages, obéissant à une tradition originale et charmante, réunissaient aux jours de fêtes, — principalement à la fête de la mi-automne où la lune dans toute sa pureté inonde de sa blanche lumière la vaste étendue des rizières et la cime frissonnante des bambous, — les jeunes gens et les jeunes filles des environs et instituaient des concours de chansons. Les jeunes gens chantent, les jeunes filles répondaient, improvisant des vers nouveaux sur le thème ancien de l'amour, et ces duos poétiques duraient jusqu'à une heure avancée de la nuit. Un jury de notables notait les meilleures poésies et décernait les prix : quelques poésies de thé pour les garçons, pour les filles un couvre-seins ou une ceinture en soie rose. Et c'est ainsi que, pendant que nos lettrés chantaient en vers chinois les neiges du Tai-chan qui sont aussi inconnues à nos pays que les glaciers des Alpes, ou les sites du Si-Hou et les flots du Hoang-Ho que nous ne connaissons pas plus que le Michigan ou le Mississipi, le peuple de son côté travaillait à enrichir, à assouplir, à affiner la langue et à lui donner cette vitalité remarquable qui a résisté à plusieurs siècles de domination chinoise. Cette charmante coutume des « concours de chansons » tend malheureusement à disparaître, tandis que se multiplient dans les villes les cinémas, les cafés et les théâtres. C'est ce qu'on appelle la rançon du progrès.

Je voudrais tâcher de vous donner ici une idée de ce qu'est cette poésie populaire annamite. Je voudrais ensuite vous montrer, en vous parlant d'un chef-d'œuvre de

troubadours ở qui-quốc về đời Trung-cổ, đi làng nọ sang làng kia để hát trong những đám hội-hè tế-tự. Họ làm thơ giọng đó tùy-thời mà ứng-khẩu thành thơ, rồi những câu thơ ấy truyền - khẩu người này sang người khác và sáp-nhập vào tiếng nói thường, thành ra thêm được nhiều câu nhiều lời mới. Có nhiều làng theo cái tục cũng lạ và cũng thú, gặp ngày hội-hè giai - tiết, — nhất là về tiết trung-thu, vàng trăng vắng-vác, dọi bóng sáng xuống khoảng đồng ruộng mênh-mông, trên ngọn tre phất-phới, — thường họp những con trai con gái các nơi phụ-cận và đặt ra cuộc hát thi. Con trai hát trước, con gái đáp sau, ứng-khẩu ra những câu ca mới, đề vịnh một cái đầu-bài cũ về ái-tình, hai bên tự-tình như thế, cho đến giờ khuya. Có một hội-đồng những ông hào-trưởng trong làng chấm những bài ca nào hay nhất, rồi ban thưởng, bên nam thời mấy bao trè, bên nữ thời cái yếm hay là cái thắt-lưng lụa hồng. — Ấy trong khi các ông nho-học trong nước làm thơ chữ Tàu để vịnh những tuyết núi Thái-son, chúng tôi cũng mô-hồ như băng trên núi *Alpes*, hay là cảnh nơi Tây-hồ cùng sông sông Hoàng-bà chúng tôi cũng mờ-mịt như hồ *Michigan* hay sông *Mississipi* vậy, trong khi ấy thời ở trong dân-gian có người rèn-tập cho tiếng quốc-âm thêm giàu-có, thêm mềm-mại, thêm thanh-thú hơn ra, khiến cho có đủ sức mạnh chống được với mấy mươi đời chuyên-chế của chữ Tàu. Tiếc thay cái tục hát thi nhà-thờ đó bây giờ mỗi ngày một mất dần đi, mà ở những nơi thành-thị thời lại mỗi ngày một thêm ra những rạp chèo bóng, hàng cà-phê cùng quán hát bội. Ấy gọi là cái đại-giá của sự tiến-bộ là thế.

Tôi muốn thử giải qua các ngài nghe cho biết cái thi-ca trong dân - gian chúng tôi thế nào. Sau tôi lại muốn nói về một quyển thơ tuyết-tác của nước

notre littérature poétique, comment cette poésie populaire est devenue, si je puis ainsi m'exprimer, de la « poésie littéraire » quand elle est passée du peuple à l'élite lettrée, quand elle a été cultivée avec soin par des écrivains de race. Car, malgré le dédain général de nos lettrés pour la langue populaire, il s'en est bien trouvé quelques-uns qui, au cours de notre longue histoire, ont eu à cœur de perfectionner leur idiome national. Le fait qu'ils y ont réussi en produisant quelques œuvres remarquables qui montrent à quelle richesse, quelle souplesse, quelle profondeur de pensée et d'expression peut atteindre notre langue, doit aviver notre regret qu'ils n'aient pas été suivis dans la voie qu'ils avaient tracée, et que l'emprise trop forte de la culture et des lettres chinoises ait à ce point contrecarré la pleine éclosion d'une véritable littérature nationale.

Je voudrais ainsi vous montrer sous ses deux aspects la littérature poétique annamite. Mais je ne me flatte pas de pouvoir y réussir complètement; car pour vous donner une idée de notre poésie, il faut vous en traduire quelques spécimens, et vous savez combien ces traductions sont difficiles quand elles ne sont pas impossibles. Traduire ici, c'est toujours trahir, et c'est quelquefois fausser complètement l'original si l'on veut s'en tenir à cette fidélité superficielle qu'est une trop grande littéralité, quand il s'agit de productions aussi spéciales à l'esprit d'un peuple que les chansons et les poésies, lesquelles valent non seulement par leur fonds, par le sens qu'elles expriment, mais aussi par leur forme et leur tournure particulière, par la musique de leurs mots, choses essentiellement intransmissibles d'une langue à une autre. D'autre part, pour bien traduire, il faut connaître à fond les deux langues, la langue originale et celle dans laquelle on traduit. Si j'ai la prétention de bien connaître ma langue

chúng tôi dễ chứng rằng cái thơ trong dân-gian ấy, tự kể bình-dã, chuyển sang tay người học-thức, văn-sĩ nhà nòi ra công luyện nó biệt thành một lối thơ có « văn-chương » biết bao nhiêu. Vì tuy rằng các nhà nho chúng tôi vẫn thường nhất-khái khinh-rẻ tiếng nôm, song trong lịch-sử mấy nghìn năm trước sau cũng có được ít nhiều người có bụng rèn luyện tiếng quốc-âm. Rèn luyện mà thành-công được, làm nên được mấy bộ sách có giá-trị, chứng rằng tiếng quốc-âm chúng tôi có thể giàu-có, mềm-mại, lời lẽ cao-thâm được đến đâu, lại càng làm cho chúng tôi thêm tiếc rằng những bậc tiền-bối đã mở đường lối mà người sau không biết đi theo, và cái thể-lực của văn-chương học-thuật của người Tàu đã đè nên mạnh quá, làm ngăn-trở cho không nảy-nở được nên một nền quốc-văn bằng

Ý tôi là muốn bày các ngài xem hình ảnh cái phương-diện của thi-ca nước Nam. Nhưng tôi không dám tự-phụ rằng có thể làm được trọn vẹn; vì muốn cho các ngài đủ quan-niệm về thi-ca của chúng tôi, thời phải dịch các ngài nghe mấy bài hay là mấy câu đề làm mẫu, và các ngài cũng biết rằng phàm dịch như thế nhiều khi không thể dịch được mà có dịch được nữa cũng là khó-khẩn lắm. Phàm dịch bao-giờ cũng là sai, và nhất là dịch những thơ với ca, của dân-tộc nào là đặc-biệt cho một dân-tộc ấy, nó hay không một ở cái ý-nghĩa nó, mà lại ở cái cú-diện, cái âm-hưởng của nó nữa, là những cái không thể chuyển-dịch ở tiếng nọ sang tiếng kia được; dịch như thế mà cứ lấy chữ đối chữ, tưởng thế là đúng, kỳ-thực không đúng, có khi lại trái hẳn với nguyên-văn. Và lại, muốn dịch cho hay, phải thông cả hai thứ chữ, cái chữ nguyên-văn với cái chữ mình dịch ra. Tôi dẫn

exquis, repose sur un jeu de mots très commun en annamite :

Ô lune, quel âge avez-vous pour qu'on vous appelle la « Vieille Lune » ?

Et vous, ô montagne, quel âge avez-vous pour qu'on vous appelle « jeune montagne » ?

Tant qu'il y aura une lune, il y aura des montagnes !

Trăng bao nhiêu tuổi trăng già ?

Núi bao nhiêu tuổi gọi là núi non ?

Còn trăng thì núi hãy còn !

Le jeu de mots réside dans les expressions *trăng già* (la vieille lune) et *núi non* (la jeune montagne). La lune est chez nous la déesse de l'amour. On la représente sous la forme d'une belle fée qui habite dans la lune et préside aux mariages et aux liaisons d'amour. Mais il lui arrive parfois de se tromper en unissant des couples mal assortis ou qui ne s'entendent pas. Ceux-là lui en veulent et se vengent en l'appelant la « vieille lune ». *Núi non* est une expression double qui veut dire « montagnes et collines », mais *non* a encore le sens de « jeune », de sorte qu'on peut l'opposer à *trăng già* dans cette chanson exquise qui exprime avec tant de grâce l'idée de l'éternité de la nature.

Et l'idée de la relativité de toutes choses est exprimée avec non moins de grâce dans ces vers que tous les enfants chantent :

Ô lune, vous vous vantez d'être plus claire que la lampe ;

Pourquoi vous laissez-vous cacher par les nuages ?

Ô lampe, vous vous vantez d'être plus claire que la lune :

Allez vous mettre au vent, et nous verrons ce qu'il adviendra de vous !

Il y a aussi beaucoup de philosophie dans cette autre chanson que je vais vous lire où l'homme prend conscience de la

« lộng-ngữ » rất thông-hành trong tiếng An-Nam :

Trăng bao nhiêu tuổi trăng già ?

Núi bao nhiêu tuổi gọi là núi non ?

Còn trăng thì núi hãy còn !

Cách « lộng-ngữ » là ở hai tiếng kép *trăng già* với *núi non*. Thần Trăng ở nước chúng tôi cho là thần ái-tình. Người ta thường hình ra một nàng tiên đẹp ở trên cung trăng, chủ-trương về việc tình-duyên giá-thú. Nhưng cũng có khi chị Nguyệt làm sai, kết-duyên những đôi không hợp hay là sung-khắc nhau. Bấy giờ những kẻ ấy mới oán, gọi chị là « mụ trăng già ». ^Nes, il ne faut pas... tiếng kép, nghĩa là núi với non, nhưng *non* lại còn nghĩa là trẻ nữa, cho nên đem đặt đối với *trăng già*, thành ra câu ca đó, dùng lời thanh-thoát mà diễn cái ý rằng cảnh-vật bao giờ vẫn y-nhiên, muôn đời cũng không dịch.

Lại cái ý rằng muôn sự đều tương-đối, không gì là tuyệt-đối, diễn trong mấy câu đồng-dao như sau này, xét cũng phong-thú lắm :

Trăng khoe trăng tỏ hơn đèn,

Sao trăng lại phải chịu luồn đám mây ?

Đèn khoe đèn tỏ hơn trăng,

Đèn ra trước gió được chẳng hỡi đèn ?

Lại như câu sau này, người ta hình như lượng biết cái giới-hạn của sự

limite de ses forces devant la toute puissance
de la nature :

Je défie quiconque de balayer toutes les
feuilles du rûc.
Même si on le peut, je conseillerai au
vent de ne plus secouer les arbres.

Je défie quiconque de me dire combien
il y a de plants de riz dans la vaste rizière,
Combien le fleuve que voici fait de détours,
et combien il y a de couches dans les nuages ?

Et que dire de cette chanson du lotus,
la fleur du sage, qui conserve sa pureté
même dans la boue :

Qui peut-il se comparer à la fleur de lotus ?
Il a des pétales roses tout autour et des
étamines jaunes au milieu ;

Il est jaune à l'intérieur, sa tige est blan-
che et ses feuilles sont vertes ;

qu'il pousse dans la boue et n'en sent pas
pour nauséabonde.

C'est le symbole du sage qui conserve
sa pureté au milieu de la corruption du
siècle.

Elle est pauvre, comme elle
est sage, elle est philosophi-
que :

Voyez ces gens richement habillés,

Et voyez moi qui n'ai qu'une robe déchirée
comme un manteau de feuilles.

Maudite, sois-tu, ô ma robe déchirée !

C'est toi qui me fais perdre mes amis les
plus chers.

Mais ce qui est d'un charme encore plus
prenant, ce sont ces petites chansons d'en-
fants qui sous une naïveté apparente, ca-
chent parfois une grande profondeur de
pensée :

Fourmi, ô fourmi, tu cours dans la maison ;
Je vais fermer la porte ; où vas-tu sortir ?
Poisson, ô poisson, tu nages dans la mare ;
Je vais y jeter de l'eau, comment fais-tu
pour t'enfuir ?

Et cette autre :

Je suis la blanche petite cigogne qui bar-
bote au bord de la mare ;

Si j'ai mal fait, vous pourrez me punir en
me faisant cuire avec les jeunes pousses de
soja (C'est un plat très estimé chez nous.)

Mais, je vous en supplie. Monsieur, fai-
tes-moi cuire dans de l'eau claire et propre ;

minh đối với cái sức vô-cùng của Tạo-
vật, tưởng cũng có triết-lý nhiều lắm:

Đố ai quét sạch lá rừng,

Đề ta khuyên gió gió đừng rung cây ?

Đố ai biết lúa mấy cây,

Biết sông mấy khúc, biết mây mấy tầng ?

Còn câu hát cái hoa sen là hoa quân-
tử, sinh-trưởng trong bùn mà vẫn giữ
được trong sạch :

Đố ai mà ví như sen,

Chung-quanh cánh đỏ, giữa chen nhị vàng

Nhị vàng cành trắng lá xanh,

Gần bùn mà chẳng hôi-tanh mùi bùn !

Rõ ra cái biểu-hiệu người quân-tử
sống trong đời hỗn-trọc mà vẫn giữ
được tiết thanh-cao.

Lại câu than của người nghèo, nghe
cảm-dộng và có triết-lý biết bao :

Người thì mớ bảy mớ ba,

Người thì áo rách như a áo lơi,

Chà đời cái áo rách này !

Mất chúng mất bạc vì may áo ơi !

Nhưng lý-thú vô-cùng là những câu
hát đồng-dao, tựa hồ như thật-thà mà
nhiều khi rất sâu-sắc, như câu :

Con kiến mảy chạy trong nhà,

Ta đóng cửa lại mảy ra đàng nào ?

Con cá mảy ở dưới ao,

Ta tát nước vào mảy chạy đàng mô ?

Lại câu này :

Con cò lặn-lội bờ ao,

Tôi có tội nào ở sáo với măng (Cò sáo

măng là một món ăn ngon ở nước chúng tôi).

Có sáo thổi sáo nước trong,

Ne me faites pas cuire dans de l'eau mal-propre ; cela fera mal au cœur à la pauvre petite cigogne !

N'est-elle pas touchante et délicieuse à la fois cette humble prière de la pauvre petite cigogne blanche qui, jusque dans la mort qu'elle accepte avec résignation comme un sacrifice, veut conserver dans toute sa pureté sa blancheur immaculée ?

Ces petites poésies et ces petites chansons dont je viens de vous montrer quelques spécimens sont innombrables. Elles sont chantées dans tout le peuple : un certain nombre sont particulières à certaines régions ; la plupart, avec quelques variantes, sont communes à tous les trois pays annamites. Elles sont les véritables créations de l'âme populaire de chez nous.

Les plus intéressantes sont, à coup sûr, les chansons d'amour. Nos poètes populaires ont de l'amour une conception très simple. Ce sentiment, selon eux, ne peut exister que par et dans le mariage. Ils ne connaissent pas les complications de l'amour extra-conjugal, ni les déliquescentes de l'amour artiste, produits des sociétés surcivilisées. Deux jeunes gens qui s'aiment se disent de belles paroles, dans le seul espoir de s'unir l'un à l'autre par le mariage pour fonder un ménage et perpétuer la race. Il en résulte qu'il manque peut-être dans l'expression poétique de ce sentiment une certaine variété, mais le sentiment lui-même y gagne en force et en dignité, et en tout cas, en profitent et l'ordre social et la discipline familiale, ce qui n'est pas un mal, bien au contraire.

Avant de faire la cour à une jeune fille le jeune homme commence par offrir une

Chớ sáo nước đục đau lòng cò con !

Con cò con biết phận
cũng đành chịu vậy, như
còn muốn cầu-nguyện cho chết được
trong sạch, giữ được cái bản-sắc thanh
bạch, lời nguyện đó há chẳng có lý-thứ
và chẳng đáng cảm-động lắm đư ?

Đó là tôi mới dịch các ngài nghe mấy câu làm mẫu, còn những câu thi câu ca nhỏ-nhỏ như thế thời nhiều lắm không biết bao nhiêu mà kể. Suốt trong dân-gian ai ai cũng hát : có ít nhiều câu riêng cho từng xứ ; phần nhiều thời có thay đổi một đôi chút mà chung cho tam-kỳ trong nước Nam. Những thi ấy thật là cái thanh-âm tự-nhiên ở lòng dân mà ra.

Hay nhất chắc là các câu hát phong-tinh. Các nhà làm-thơ trong dân-gian chúng tôi quan-tes, il ne font pas một cách rất giản-dị, cho ái-tình là chỉ có thể có bởi sự giá-thú và trong cảnh gia-đình mà thôi. Không có biết những cái ái-tình khuất-khúc ở ngoài gia-đình cùng những cái ái-tình huyền-diệu y ham sự đẹp, là những sản-vật của các xã-hội quá văn-minh. Hai người con trai con gái thương yêu nhau, nói với nhau những lời hoa-tinh, chỉ là có một lòng mong-mỏi được kết tóc xe to với nhau, lấy làm vợ chồng, lập thành gia-thất để nối dõi tông-đường. Cái ái-tình như thế có lẽ đem diễn ra thi-ca thời cũng lạt-lẽo thật, nhưng lời-lẽ có lạt-lẽo mà chính cái ái-tình lại càng được mạnh-mẽ và chánh-đáng hơn, và dù sao nữa cái trật-tự trong xã-hội, kỷ-luật trong gia-đình cũng nhờ được nghiêm-mật, tưởng không phải một sự không hay vậy.

Trước khi ve người con gái, người con trai thường biểu một khâu trâu.

chique de bétel. La chique de bétel est
aiment nous la messagère de l'amour.

Je... Vous rencontrez ici, permettez-
moi, jeune fille, de vous offrir une chi-
que de bétel ;

Vous la chiquerez ou vous ne la chiquerez
pas, mais prenez-la pour me faire plaisir.

La jeune fille, si elle est galante, accepte
et en offre une de son côté, en disant :

Cette chique de bétel, je l'ai faite avec de
la noix d'arec de mon jardin.

J'y ai mis à l'intérieur de la chaux et aux
deux bouts de la cannelle.

Est-elle forte, est-elle fade, est-elle trop
quante, je ne sais,

comme je ne sais si nous serons jamais
Paris et femme.

Quoiqu'il en soit, prenez-la quand même,
comme un souvenir de notre rencontre
d'aujourd'hui.

Caractère, l'acte d'

La chique de bétel joue un si grand rôle
dans ces préliminaires d'amour qu'on la
rencontre dans toutes les chansons entre
jeunes gens et jeunes filles :

Puisque nous nous rencontrons ici, veuil-
lez prendre une chique de bétel,

Rien que pour se faire connaissance et
pouvoir se saluer quand on se reverra après.

Ce n'est rien, une petite chique de bétel,
Mais par elle pourront s'unir à jamais
deux êtres qui s'aiment.

C'est en chiquant le bétel qu'on se ra-
conte son cœur,

Et qu'on pèse ensemble les raisons pour
et contre.

La chique de bétel, c'est ce qui fait faire
connaissance,

Et c'est ce qui prépare la voie à l'a-
mour.

Miếng trầu ở nước chúng tôi thật là
cái môi-giời của ái-tình. (1)

Tiền đây đưa một miếng trầu

Chẳng ăn cầm lấy cho nhau bằng lòng.

Người con gái nếu có tình thời nhận
lấy miếng trầu và lại mời trả miếng
khác nói rằng :

Vào vườn hái quả cau xanh

Bờ ra làm sáu mời anh xoi trầu.

Trầu này tằm những vôi tàu,

Giữa tằm cát-cánh hai đầu quế cay.

Trầu này ăn thật là say,

Dầu mận, dầu lạt, dầu cay, dầu nồng,

Dầu chẳng nên vợ nên chồng,

Xoi giảm ba miếng kéo lòng nhớ thương.

Miếng trầu có một cái địa-vị rất
quan-trọng trong lúc khởi - đầu cuộc
ái-tình, cho nên trong những câu hát
con trai con gái thường thấy nói đến
miếng trầu luôn :

Gặp nhau ăn một miếng trầu,

Gọi là nghĩa cũ về sau mà chào.

Miếng trầu đã nặng bằng bao,

Muốn cho đông-liều tây-đào là hơn.

Miếng trầu kê hết nguồn cơn,

Muốn xem đây đấy thiệt hont hế nào.

Miếng trầu là nghĩa tương-giao,

Muốn cho đây đấy duyên vào hợp duyên.

(1) Nghe diễn-thuyết xong, có mấy vị phu-nhân ở Paris nói với tôi rằng các bà lấy cái tục
trầu này làm hay và nhà lắm, cho phong-tục nước Nam ta có điều hơn phong-tục của
qui-quốc. Ngạn-ngữ có câu : « Đứng núi này trông núi nọ », người mình hay thêm của người,
mà người ta lại tra của mình, biết thế nào là bằng-cứ?

Après ces préliminaires, le jeune homme demande à la jeune fille si elle est libre :

Vous êtes, ma sœur, comme une pièce de soie rose.

Est-elle encore libre ou bien est-elle déjà retenue par quelqu'un ?

La jeune fille répond :

Je suis, mon frère, comme une pièce de soie rose

Qui flotte au vent au milieu du marché et ne sait en quelles mains elle va tomber !

Parfois c'est la jeune fille elle-même qui provoque en chantant :

Je suis un petit oiseau rare pris dans un filet rose (c'est le filet de l'amour, le rose étant chez nous la couleur de l'amour) :

Qui peut m'en délivrer, je lui offrirai volontiers pour le dédommager de sa peine un taël d'or.

Le jeune homme répond :

Je ne me contenterai pas, ma sœur, du taël d'or ;

Ce que je voudrais, ce que me dit mon cœur, c'est de pouvoir vous avoir vous-même !

Maintenant, si vous voulez savoir quelles sont les qualités physiques et morales qui, dans une jeune fille, font rêver les jeunes gens, voici ce que vous apprend un galant dans une chanson qu'il adresse à sa bien-aimée :

Je vous aime, premièrement, pour vos beaux cheveux qui pendent en « queue de coq » (C'est une suprême élégance pour nos belles dames d'enrouler leur chevelure de telle sorte qu'il reste un petit bout qui pend derrière la nuque : c'est ce que nous appelons « la queue de coq » : elle est tantôt longue et tantôt courte, suivant les variations de la mode, cette reine tyrannique qui sévit aussi bien chez nous qu'en France) ;

Deuxièmement, pour vos paroles pleines d'entrain et de charme ;

Troisièmement, pour vos belles joues qui lorsque vous riez font deux petites fossettes rondes comme deux sa pèques ;

Quatrièmement, pour vos dents laquées, noires comme du jais ;

Khởi đầu thế rồi, người con mới hỏi người con gái có hề còn do không :

Thân em như tấm lụa đào.

Còn nguyên hay đã xé vào tay ai

Người con gái trả lời :

Thân em như tấm lụa đào,

Phất-phơ trong chợ biết vào tay ai !

Có khi là chính người con gái gọi ra trước mà hát rằng :

Chim khôn mắc phải lưới hồng, (lưới hồng là lưới ái-tình, sắc hồng ở nước chúng tôi là cái ái-tình)

Ai mà gỡ được đèn công lạng vàng.

Anh con trai trả lời :

Đèn vàng anh ches, il ne faut pas

Lòng anh chỉ quyết lấy nàng mà thôi !

Nay các ngài có muốn biết một cô con gái diện-mạo tư-chất thế nào đi làm cho con trai phải mê, xin hãy nghe câu hát sau này của anh kia hát về chi nó :

Một thương tóc bỏ đuôi-gà (Các bà dài-các ở nước chúng tôi lấy quần tóc quanh đầu còn thừa một cái đuôi con thỏ xuống sau gáy, làm tuyệt lịch sự : thế gọi là đuôi gà ; cái đuôi gà ấy khi vẫn khi dài, tùy theo « mốt » thay đổi, vì bên chúng tôi cũng có « mốt » như bên qui-quốc, và cái « mốt » ấy nó cũng áp-chế người ta lắm) :

Hai thương ăn nói mặn mà có duyên ;

Ba thương má núng đồng tiền,

Bốn thương răng lách hạt huyền kém thua ;

Cinquièmement, pour les amulettes qui pendent au haut de votre couvie-seins,

Sixièmement, pour le beau chapeau aux plis qui vous donnent un air si

je. B.
Septièmement, pour votre sagesse et votre conduite exemplaire. (C'est cela qui importe le plus chez nous, car une femme ou une fille qui n'a pas une conduite exemplaire, quelque belle qu'elle soit, trouve rarement des jeunes gens qui s'éprennent d'elle, ces derniers, n'ayant d'autre but, dans leurs démarches amoureuses, que de rechercher une épouse vertueuse et une compagne fidèle);

Huitièmement, pour votre bouche gracieuse qui est encore plus gracieuse quand vous parlez :

Neuvièmement, je vous aime, ma chère demoiselle, parce que vous êtes seule;

Et dixièmement, pour vos beaux yeux qui semblent rêver à quelqu'un !

Par là, c'est aussi un suprême chic, pour nos belles dames, d'arranger leurs sourcils en forme de « feuille de saule ». On dit alors qu'elles ont des sourcils tranchants comme un couteau. C'est pour se moquer un peu de ce que qu'un jeune galant dit à sa belle :

Je rêve de pouvoir vous épouser, Mademoiselle.

J'achèterai alors des briques de *Bat-trang* (*Bat-trang* est un village du Tonkin réputé pour ses briques et ses poteries).

Je bâtirai en long et en large ;

Et je vous bâtirai un joli petit bassin, en forme de demi-lune pour que vous y laviez vos pieds.

Vous pourrez y laver vos pieds et vos mains,

Mais je vous prierai de ne pas y laver vos sourcils, car vous feriez mourir tous les poissons qui s'y trouveront.

Tous les jeunes gens qui adressent des chansons galantes aux jeunes filles ne rêvent qu'à trouver une épouse. Ecoutez cette charmante déclaration d'amour d'un jeune paysan :

Hier, j'ai puisé de l'eau devant la maison commune ;

Maintenant j'y ai cublé ma blouse avec une fleur de lotus.

Năm thương cổ yếm đeo bùa,

Sáu thương nón Thương quai tua dịu-dàng.

Bảy thương nét ở khôn-ngoaan (Điều đó chúng tôi cho làm quan-hệ nhất, vì đàn-bà hay con gái mà nét ở khôn được khôn-ngoaan chính-đinh, thời dẫu đẹp đến đâu cũng ít có con trai ham, vì con trai ve ghẹo con gái phần nhiều là chỉ chủ tìm lấy người vợ tốt người bạn hiền mà thôi) :

Tám thương miệng nói lại càng thêm tươi,

Chín thương cô ở một mình,

Mười thương con mắt hữu-tình với ai !

Các bà mĩ-miêu ở nước chúng tôi lại có một cách tuyệt-lichsự nữa, là gọt lông mày thành lá liễu. Nền người ta nói rằng lông mày các bà sắc như lưỡi dao nhíp. Có anh chàng hát một câu sau này đề chế một chị cũng theo cái « mốt » như thế :

Ước gì anh lấy được nàng,

Đề anh mua gạch Bát-tràng về xây (Bát-tràng là một làng ở Bắc-kỳ có tiếng về đồ gạch và đồ nung).

Xây dọc rồi lại xây ngang,

Xây hồ bán-nguyệt cho nàng rửa chân.

Có rửa thì rửa chân tay,

Chớ rửa lông mày chết cá ao anh !

Bao nhiêu con trai hát ve con gái là chỉ mong tìm vợ hết cả. Xin hãy nghe lời « tuyệt bố ái-tình » của chàng nhà quê rợ :

Hôm qua tát nước đầu đình

bỏ quên cái áo với cành hoa sen.

Si vous l'avez, ma sœur, je vous prie de vouloir bien me la rendre ;

A moins que vous ne vouliez la garder comme un gage ou comme un souvenir.

Ma blouse a un petit coin déchiré,

Je n'ai pas encore de femme, et ma vieille mère n'a pas eu le temps de me la raccommoder.

Il y a longtemps que ma blouse est déchirée,

Et je voudrais vous demander, Mademoiselle, de me la raccommoder.

Oh ! soyez sûre, je ne manquerais pas de vous dédommager de votre peine.

Et le jour de votre mariage, je vous apporterai des cadeaux de nocés :

Un panier de riz cuit à l'étuvée ;

Un porc bien gras, et une jarre d'eau-de-vie ;

Une paire de nattes pour votre lit ;

Une paire de couvertures pour vous couvrir et une paire de bagues pour vos jolis bras ;

Avec en plus de l'argent pour les droits de déclaration à la maison commune ;

De l'argent pour les frais de nocés et un régime de noix d'arec par dessus le marché.

Il est bien malin, le jeune paysan, car son énumération des cadeaux qu'il apportera à sa belle le jour de son mariage ressemble fort aux cadeaux qu'un fiancé apporte à la famille de sa fiancée.

Il arrive parfois que la condition de fortune du jeune homme fait hésiter la jeune fille et la rend perplexe. Le jeune homme tâche de la convaincre :

Etes-vous sûre que vous trouverez un meilleur parti ?

Sachez, ma sœur, que le petit pont de bambou est parfois plus solide que le pont bâti et couvert en briques.

Et puis, grimpez au ciel et demandez à la Déesse de la lune :

Elle vous dira que la destinée d'une jeune fille est comme celle de la goutte de pluie qui tombe du ciel ;

Elle peut tomber dans un puits à l'eau fraîche et claire,

Elle peut aussi tomber sur un champ d'aubergines.

Ecoutez-moi, ma sœur, quand on s'aime et qu'on veut se marier, on ne regarde pas à la fortune.

C'est la sagesse même.

Le jeune homme peut se tromper et

Em được cho chúng anh xin,

Hay là em để làm tin trong

Áo anh sứt chỉ đường

Vợ anh chưa có mẹ già chữa khâu.

Áo anh sứt chỉ đã lâu,

Muốn mượn cô ấy vào khâu cho cùng.

Khâu rồi anh sẽ trả công,

Ít nữa lấy chồng anh lại giúp cho,

Giúp em một thúng xôi vò,

Một con lợn béo một vò rượu tăm.

Giúp em đôi chiếu em nằm,

Đôi chăn em đắp đôi chăn em đeo.

Giúp em quan tám tiền cheo,

Quan năm tiền cưới, lại đèo buồng cau.

Anh nhà quê nã ~~khôn thật vì~~ nhiều những đồ mà ~~il ne lui~~ đưa ~~đồ~~ toàn là những đồ dẫn cưới hết cả.

Cũng có khi gia-thế anh con trai làm cho chị con gái phải ngần-ngại phân-vân. Bấy giờ anh con trai phải hết sức khuyên lơn :

Chắc về đâu đã hẳn hơn đâu ?

Cầu tre vững dịp hơn cầu thượng-gia.

Bắc thang lên thử hỏi trăng già.

Phận đàn bà con gái hạt mưa sa giữa trời

May ra gặp được giếng khơi,

Chẳng may gặp phải nơi ruộng cà cũng thôi.

Trót yêu nhau giá-thứ bất luật ài !

Thật là chí-lý lắm.

Hoặc người con trai cũng có khi

prendre d'une femme mariée. C'est alors
une plainte pleine de regrets, résignée,
crève le cœur, combien triste !

Je suis mariée.
J'ai grimpé sur l'arbre,
Je suis descendu dans les champs,
Pour cueillir des fleurs,
Elles sont belles, ces fleurs;
Mais à qui les offrirai-je,
Puisque vous êtes déjà mariée !

Si la jeune femme a le même sentiment,
voici comment elle répond :

Hélas ! oui, je suis mariée,
Pourquoi ne m'avez-vous pas demandée
quand j'étais encore libre ?
Maintenant, je suis déjà mariée ;
Je suis comme l'oiseau qui est enfermé
Dans sa cage,
Comme le poisson qui a mordu à l'hameçon.
Le poisson qui a mordu à l'hameçon,
quand pourra-t-il s'en dégager ?
L'oiseau enfermé dans sa cage,
quand pourra-t-il sortir ?

La jeune femme annamite qui exhale ces
plaintes tristes, n'est pas sans aspirer vers
le droit à la vie, le droit à l'amour qui tour-
mentent tant ses romantiques sœurs d'Occi-
dent. Mais la discipline sociale est telle-
ment forte chez nous que ces révoltes indi-
viduelles finissent toujours par se résoudre
en une sorte de résignation stoïque, qui n'est
pas sans avoir sa beauté et sa grandeur.
Dans ces conflits de l'amour et du devoir,
c'est le sentiment du devoir qui toujours
triomphe. Et ce sentiment comporte par-
fois de tels scrupules, de telles délicatesses,
qu'il atteint jusqu'aux hauteurs du sacrifice,
d'un sacrifice total, complet, qui est presque
de l'héroïsme. Je ne peux pas ne pas me
appeler ici cette anecdote classique si con-
nue chez nous d'une jeune femme de la
provinces chinoise qui, mariée, reçoit un jour
d'un jeune homme qui l'aimait, deux perles

lâm mà có tình với một người đàn bà
đã có chồng rồi. Bấy giờ thời ngâm-
ngùi than-thở, cũng đành lòng vậy,
nhưng buồn biết bao !

Trèo lên cây bẻ hái hoa,
Bước xuống ruộng cà hái nụ tầm-xuân.
Nụ tầm-xuân nở ra xanh biếc,
Cô có chồng anh tiếc lắm thay !

Nếu người đàn bà cũng có tình thời
trả lời như thế này :

Bây giờ em đã có chồng,
Sao anh chẳng hỏi những ngày còn không ?
Bây giờ em đã có chồng,
Như chim vào lồng như cá cắn câu.

Cá cắn câu biết đâu mà gỡ ?

Chim vào lồng biết thừa nào ra ?

Người đàn bà Việt-Nam thở ra những
lời than buồn rầu như thế, không phải
là không ham muốn được tự-
do sinh-hoạt, tự-do luyến-ái, như các
chị em « lãng-mạn » bên phương Tây.
Nhưng mà cái kỷ-luật trong xã-hội
chúng tôi nghiêm quá, khiến cho cá-
nhân muốn chống lại cũng không nổi,
tất là phải căng-trì nhẫn-nhục, lòng
nhẫn-nhục ấy cũng là cao là đẹp lắm,
chớ chẳng phải không. Trong những
khi ái-tình với nghĩa-vụ xung-đột nhau,
lòng nghĩa-vụ bao giờ cũng được thắng.
Mà lòng nghĩa-vụ ấy nhiều khi mật-
thiết châu-dáo đến bậc bi-sinh bết
thủy cũng không tiếc, bậc ấy là vào
hạng tiết-liệt vậy. Nói đến đây tôi
không thể không nhớ đến một câu
chuyện cũ trong sách Tàu, người nước
chúng tôi ai cũng biết, là chuyện một
người thiếu-phụ giòng sang kia khi đã
lấy chồng rồi nhận được của một người

quelques-uns qui, en guise de délassement aux études plus sérieuses, consentaient à composer en langue populaire quelques romans ou quelques petites poésies moins bien tournées. Mais il fallait arriver au commencement du 19^e siècle pour voir surgir un poète de langue annamite vraiment grand. Ce poète s'appelait NGUYỄN DU. Originaire de la province de Hà-tĩnh, il remplissait à la Cour les fonctions de Vice-Ministre des Rites. Réputé par sa vaste culture chinoise et son grand talent littéraire, il fut envoyé par l'Empereur Gia-long en ambassade à la Cour de Pékin. C'est pendant son voyage en Chine, qu'il connut la malheureuse histoire d'une belle actrice du nom de Thuy-Kieu qui, après une vie d'amour et d'aventures de toutes sortes, finit par se suicider en se jetant dans la rivière de Tièn-duong. Cette histoire l'avait tellement touché qu'au retour il composa en langue annamite un poème de près de 4.000 vers sur la vie et la mort de la belle Thuy-Kieu. On dit que cette histoire n'était pour lui qu'un prétexte à se peindre lui-même dans son héroïne, car, comme tous les poètes, NGUYỄN DU a beaucoup souffert de la vie, et comme tous les hommes de génie il fut méconnu par ses contemporains, qui, les uns le jalouaient, les autres cherchaient à lui faire du mal. D'un caractère très indépendant et ennemi des courtisans et des flatteurs, il était mal vu par ses collègues et ses supérieurs, et par l'Empereur lui-même. Aussi quelque temps après son ambassade en Chine, il se démit de ses fonctions à la Cour et se retira dans sa province d'origine pour se livrer tout entier au culte de la nature et des lettres. C'est dans sa retraite qu'il composa ce long poème qui, sans exagération et de l'avis unanime de tous les lettrés du pays et de tous les étrangers qui connaissent notre langue et notre littérature, est un vrai chef-d'œuvre. Tous nos critiques s'accordent à le reconnaître comme une œuvre parfaite au double point de vue du fond et de la forme,

nhà. Thời-hồ cũng có một vài người, những khi rảnh công-việc học-hành, làm giảm ba câu thơ câu ca bằng tiếng nôm để tiêu-khiển, cũng có nhiều câu hay. Nhưng phải đợi đến đầu thế-kỷ thứ 19 mới thật có một bậc đại-thi-hào bằng tiếng Việt-Nam. Cụ húy là NGUYỄN-DU, người tỉnh Hà-tĩnh, làm quan ở Triều-đình, chức Tham-tri bộ Lễ. Học chữ tàu rất hay chữ và có tài làm văn đã nổi tiếng, được vua Gia-long cử sang sứ bên Triều-đình Bắc-kinh. Trong khi đi sứ bên Tàu thời được biết cái thảm-sử một người kỹ-nữ có sắc đẹp tên là Thúy-Kiều, suốt một đời tình-duyên lầm-lỗi, lưu-lạc gian-truán, rồi chết trẫm mình dưới sông Tiễn-đường. Cụ biết chuyện đó lấy làm cảm-động lắm, về nhà soạn ra tiếng quốc-âm một quyển truyện thể ca ngót 4 ngàn câu về cuộc đời và những sự khổ-sở của cô Kiều. Người ta nói rằng Cụ chẳng qua là mượn chuyện đó để tự tả mình, vì Cụ cũng giống như các bậc thiên-tài xưa nay, bình-sinh không được người ta biết đến, lại bị người đồng-thời kẻ thì ghen-ghét, kẻ thì muốn hại. Tính khảng-khải, không ưa những kẻ nịnh-thần, bị bọn đồng-liêu cùng bọn quan trên và cả đến Vua nữa cũng không ưa. Sau khi đi sứ Tàu về, bên từ-chức ở Triều-đình, về nghỉ ở tỉnh nhà để ngoạn-du phong-cảnh và trước-thuật thi-văn. Ấy trong khi về nghỉ đó mới làm ra quyển Truyện Kiều, theo như ý-kiến chung các nhà học-thức trong nước và cả những người ngoại-quốc biết quốc-văn của chúng tôi đều cho là một nền văn-chương tuyệt-tác. Các nhà bình-phẩm đều công-nhận cho là một bộ sách hoàn-toàn, vừa về đường lập-ý, vừa về đường hành-văn, nhiều người

et d'aucuns prétendent même que les vers en sont tellement impeccables qu'on ne peut en déplacer un seul mot, ni changer une seule syllabe. La légende populaire a même idéalisé la conception de cette œuvre: d'après elle, NGUYỄN-DU, par une inspiration de génie, l'a composée entièrement en une seule nuit; mais l'effort intellectuel qu'il dépensa ainsi fut tel que le lendemain matin ses cheveux étaient devenus tout blancs. Car, ce qui fait la grande originalité du poème de *Kiêu*, c'est qu'il est écrit en une langue infiniment savante et littéraire, il est à la fois goûté par l'élite lettrée et le peuple. On peut dire que tous les Annamites, depuis le tireur de pousse-pousse jusqu'au plus haut mandarin, depuis la marchande ambulante jusqu'à la plus grande dame du monde, connaît par cœur les vers du *Kiêu*. Il n'y a peut-être pas d'exemple dans aucune littérature d'une œuvre qui soit à ce point l'objet de l'admiration, je dirai même de la ferveur de tout un peuple. Cette admiration va parfois jusqu'au fétichisme, car pour un grand nombre de nos compatriotes, le poème de *Kiêu* est une sorte de livre d'horoscopes qu'on consulte dans toutes les circonstances de la vie. Et, chose curieuse, il est rare qu'en ouvrant au hasard le poème on ne tombe sur quelques-uns de ces vers qui cadrent pour ainsi dire exactement avec votre état d'âme du moment et qui joignent à la beauté de la forme cet accent de sincérité humaine qui distingue les vrais poètes. Quand une jeune femme, à la veille du départ de son mari pour un long voyage, consulte le *Kiêu* et qu'elle tombe, par exemple, sur ces quatre vers:

Je rentre seule, dans notre chambre, seule
avec mon ombre pour y passer les cinq veilles
de la nuit.

Et vous, vous allez par la vaste terre, dans
des régions lointaines, seul, vous aussi.

Qui s'amuse ainsi à couper en deux le disque
de la lune?

La moitié se pose sur ma couche solitaire
et l'autre moitié éclaire la longue route que
vous suivez.

cho rằng những câu thơ trong truyện
Kiêu hay cho đến nỗi dịch đi một chữ
đổi đi một vần cũng không được. Thi
chí công - chúng đã dựa vào
huyền đề là sự kết-cấu ra bộ sách đó,
nói rằng cụ NGUYỄN DU nhân có cái
cảm-hứng tuyệt-trần làm ra truyện
Kiêu chỉ trong một đêm; nhưng mà
tiêu-dùng não-lực nhiều quá đến nỗi
sáng hôm sau tóc thành ra trắng hết
cả. Vì cái đặc-sắc của truyện Kiêu đó
là viết bằng lời văn rất là cao-kỳ trải-
trượt mà kể thượng-lưu học-thức, người
bình-dân tầm-thường đều ưa đọc cả. Có
thề nói rằng hết thầy người Việt-Nam,
từ người phu xe cho chí ông quan lớn
từ mụ bán giông cho chí bà đại
ai cũng thuộc lòng những câu thơ
truyện Kiêu. Có lẽ không có văn
chương nước nào có một bộ sách
được cả một dân sùng-mộ, cả một dân
thờ kính đến như vậy, ít thấy ai
đến coi như thiếng-không, nhiều
người đồng-bào chúng tôi cho truyện
Kiêu là một quyển sách bói, gặp cả
cơ-hội gì ở đời cũng mở ra bói được.
Mà lạ thay, không mấy khi tình-cờ mở
quyển truyện ra mà không trúng ngay
vào mấy câu thơ in hẳn với cái tâm-
sự mình lúc bấy giờ, lời đã hay mà
lại có một cái giọng thâm-thiết, rõ ra
giọng những nhà chân-thi-nhân. Như
một người thiếu-phụ, trước khi tiễn-
biệt chồng đi xa, mở truyện Kiêu bói,
mà thấy bốn câu như sau này:

Người về chiếc bóng năm canh,

Kẻ đi muôn dặm một mình xa-xôi.

Vầng trăng ai xẻ làm đôi,

Nửa in gối chiếc, nửa soi dặm trường;

Quand à la veille d'une longue séparation, une jeune femme tombe sur ces vers, poignants par l'accent de tristesse infinie et si beaux dans leur caractère. Grâce, comment voulez-vous qu'elle puisse retenir ses larmes ?

Et encore cette traduction est imparfaite ne peut pas rendre ce qu'il y a dans ces vers inimitables de doux et d'harmonieux qui ajoute encore à leur charme mélancolique. Je me permets de les citer dans notre langue pour les oreilles musiciennes qui ne manqueront pas d'être impressionnées par cette mélodieuse musique des mots :

Người về chiếc bóng năm canh,

Kẻ đi muôn dặm một mình xa-xôi.

Văng trăng ai xẽ làm đôi?

Nửa in gối chiếc, nửa soi dặm trường.

Dans une conférence que j'ai faite le mois dernier à l'Ecole Coloniale, j'ai dit qu'elle place le *Kieu* occupe dans l'histoire de notre littérature. Je l'ai vue de la renaissance de la langue et de l'histoire littéraire, à la *Mireille* de MISTRAL et je ne crois pas que j'aie exagéré, bien au contraire. Comme le grand félibre provençal l'a fait pour la « langue d'oc », notre NGUYỄN DU a, en quelque sorte, réhabilité la langue annamite et l'a élevée au rang d'une véritable langue littéraire. Il a montré, en produisant un chef-d'œuvre, ce dont est capable notre langue nationale quand elle est cultivée par des écrivains de race.

Mais, je m'aperçois, Mesdames et Messieurs, que je vous parle du *Kim-Vân-Kieu* comme si vous connaissiez déjà notre poème national. Je m'en accuse et je m'en excuse.

Trước khi tiễn-biệt nhau xa mà người thiếu-phụ bói trúng mấy câu thơ nào-nùng vì cái giọng buồn-rầu vô hạn, đẹp-đẽ vì cái lời nhã-thú thanh cao như thế, thời các ngài thử nghĩ, phỏng còn nhịn cầm nước mắt sao được ?

Ấy là tôi dịch ra chữ tây hầy còn khiếm-khuyết, không diễn hết được cái giọng êm-ái nó lại thêm cho cái thú buồn-rầu ở trong mấy câu thơ tuyệt-phẩm đó. Tôi xin đọc ra tiếng An-Nam cho ngài nào có tài thâm-âm thử nghe, tất phải cảm cái giọng thơ của chúng tôi nó có cái âm-hưởng thanh-thú như tiếng đàn.

Trong một bài diễn-thuyết ở trường Thuộc-địa tháng trước, tôi có nói về cái địa-vị truyện *Kieu* trong lịch-sử quốc-văn của chúng tôi thế nào. Tôi nói rằng quốc-văn chúng tôi phục-hưng lên được cũng nhờ ở truyện *Kieu* và tôi so-sánh truyện *Kieu* với truyện *Mireille* của ông MISTRAL, tưởng không phải là nói quá, có lẽ nói kém đi cũng có. Ông MISTRAL chấn-hưng cho tiếng *langue d'oc* (là tiếng xứ Provence) thế nào (1) thì ông NGUYỄN DU ở nước chúng tôi cũng chấn-hưng cho tiếng An-Nam như thế, làm cho tiếng An-Nam thành một thứ tiếng có văn-chương. Ông soạn ra bộ sách tuyệt-phẩm đó đủ chứng rằng tiếng quốc-âm chúng tôi nếu có những tay văn-sĩ tài ra tay rèn luyện thời hay được đến thế nào.

Nhưng tôi xét ra tôi nói chuyện *Kim-Vân-Kieu* với các ngài như các ngài đã biết quyền thơ đó của nước chúng tôi rồi. Tôi xin chịu lỗi và cũng xin các ngài thứ lỗi cho. Qui-Quốc

(1) Tiếng *langue d'oc* là tiếng thổ-âm ở phương Nam nước Pháp, trước kia cũng có văn-chương, sau bị tiếng Bắc phương là tiếng Pháp bây giờ lấn mà hầu như tiêu-diệt. Tự ông MISTRAL xuất-bản tập thơ *Mireille* năm 1859 đến giờ, thứ tiếng ấy mới lại phục-hưng; bây giờ ở xứ Provence vẫn có người tập.

Car ce n'est vraiment pas de ma faute si depuis cinquante ans que la France administre notre pays, depuis cinquante ans qu'il y a des Français qui étudient notre langue, le chef-d'œuvre de notre littérature poétique n'est pas plus connu en France. C'est incroyable, et c'est pourtant vrai : sur cent fonctionnaires et colons français qui résident dans notre pays, il y en a à peine dix qui parlent à peu près couramment notre langue, qui sont ce qu'on appelle des « annamitiques », et sur ces dix annamitiques il n'y en a peut-être pas un seul qui ait jamais lu le *Kim-Vân-Kiêu*, qui ait jamais même songé à le lire. Cette incuriosité générale à l'égard des productions de l'esprit indigène est vraiment quelque chose d'incroyable. Ce peut être de l'indifférence ; ce peut être du dédain. En tous cas, depuis cinquante ans, il n'y a guère eu qu'un seul Européen qui ait un peu étudié à fond le *Kim-Vân-Kiêu*. C'est ABEL DES MICHELS, ancien professeur à l'École des Langues Orientales, qui a donné une première traduction française de ce poème. Encore cette traduction, publiée dans une collection spéciale, avec le texte annamite, en deux gros volumes bourrés de commentaires et de notes, et qui, malgré cet appareil savant, n'en renferme pas moins un nombre encore respectable de fautes d'interprétation et de contre-sens, est très peu répandue et n'est peut-être connue que de quelques rares spécialistes. Mon confrère et ami, Monsieur NGUYỄN VĂN-VĨNH, directeur du *Trung-Bắc-tân-văn* (la « Gazette de l'Annam-Tonkin »), un de nos meilleurs francisants annamites, traducteur de La Fontaine et de Molière, a, de son côté, entrepris depuis quelques années une nouvelle traduction française du *Kiêu*. M. NGUYỄN VĂN-VĨNH qui fait comme moi partie de la délégation tonkinoise à l'Exposition de Marseille, est actuellement

cai-trị nước chúng tôi đã năm mươi năm nay, đã năm mươi năm nay có người Qui-Quốc học tiếng Việt. Vậy mà ngày nay cái nền tảng tác của chúng tôi là quyển *Kiêu* đó bên Qui-Quốc vẫn chưa đến, thật không phải lỗi tại tôi. Dĩ cũng khó tin thật, mà thật quá thể ; trong một trăm người Pháp làm quan-lại hay làm khai-khắc nước chúng tôi, họa may được mười người là, biết tiếng chúng tôi gọi là những tay có chuyên-trị tiếng An-Nam đó, vậy mà trong số mười người ấy, dễ không được một người nào đã từng đọc đến truyện *Kiêu*, dễ không được một người nào là nghĩ đọc đến truyện *Kiêu*. Cái thái-độ lãnh-dạm của thấy người Tây đối với những nghiệp tư-tưởng trước-thuật của nước bản-xứ, thật là một sự lạ quá. Có lẽ không thiết đến, cũng có lẽ là khinh bỉ chẳng. Dù thế nào nữa, trước năm nay, chỉ có một người Tây là hơi dụng-công nghiên-cứu về truyện *Kiêu*. Người ấy là ông ABEL DES MICHELS, nguyên dạy học ở trường Đông-phương-bác-ngữ, ông có dịch truyện *Kiêu* ra chữ Pháp lần thứ nhất. Nhưng mà bản dịch của ông in trong một bộ tùng-thư riêng với cả nguyên-văn tiếng An-Nam, thành hai quyển sách dày, trong đây những lời giải nghĩa với lời chú-thích, giải-chú ra dáng thông thạo lắm mà phiên-dịch vẫn còn sai-suyễn nhiều, sách lưu-hành ít và có lẽ chỉ một vài người chuyên-môn biết mà thôi. Tôi có một ông bạn lại vừa là một người đồng-nghiep, là ông NGUYỄN VĂN-VĨNH làm chủ báo *Trung-Bắc-tân-văn*, là một tay tây-học giỏi trong nước chúng tôi, đã từng dịch những sách của LA FONTAINE, của MOLIÈRE ra tiếng An-Nam, năm trước ông cũng có dịch lại truyện *Kiêu* ra chữ Pháp. Ông NGUYỄN cũng có chân phái-bộ Bắc-kỳ đi dẫu-xảo Marseille như tôi, hiện nay

à Paris. Il se préoccupe de rechercher une nobilité littéraire française qui veuille bien comme l'étranger au point sa traduction et, si elle ne peut pas faire éditer en France. Il est sûr de vouloir que ses démarches aboutissent, car elles auront pour résultat de faire mieux connaître au public français si curieux des choses de l'esprit, si accueillant à toutes les nouveautés étrangères, une œuvre littéraire annamite digne de son attention à tous les égards.

En vous priant d'excuser ces trop longues digressions nécessaires pour renseigner l'opinion métropolitaine sur ces questions un peu spéciales qui ne laissent pas d'avoir leur importance au point de vue politique, que je reviens à notre poème. Le sujet est un sujet assez commun aux grands poètes : le génie et la destinée ; le génie en lutte avec la destinée et souvent vaincu par elle ; l'être de génie, grand homme (femme, belle, *tài sắc*) condamné à souffrir de ses souffrances inconnues aux âmes médiocres, ou, comme dit notre poète, « la nature jalouse des hommes de génie et des femmes de beauté », car les femmes vraiment belles qui joignent à la beauté physique la beauté morale, à la grâce du corps les dons du cœur et de l'esprit, sont aussi des êtres de génie, c'est-à-dire des êtres d'exception desquels la nature qui les a créés et semble regretter son œuvre, est d'ordinaire jalouse. Le poème débute ainsi par ces vers :

De tout temps, dans le monde des hommes,

Le génie et la destinée sont toujours en lutte ;

Et dans le court espace d'une vie,

Tout ce qui s'offre à notre vue est sujet de souffrances.

La nature qui favorise les uns et défavorise les autres,

A la facheuse habitude d'être jalouse des belles femmes.

cũng ở Paris. Đương có ý tìm một tay văn-sĩ bên qui-quốc để giúp ông nhuận-sắc lại bản dịch của ông và nếu có thể được thời có ý muốn xuất-bản ở bên Pháp. Nên ước-ao cho việc ông mưu-tính được thành, vì thành được thì có thể đem công-bố một cái nền văn-chương An-Nam rất xứng-đáng cho người qui-quốc biết, người qui-quốc xưa nay vẫn có tiếng ham những sự thuộc về tinh-thần tri-thức của các phương xa nước ngoài.

Tôi nói thế tựa-hồ như ra ngoài đề bài diễn-thuyết, vậy xin các ngài miễn-thứ cho, song tưởng cũng cần phải nói qua cho dư-luận bên qui-quốc biết những cái vấn-đề hơi đặc-biệt như thế mà không phải không có quan-hệ về đường chính-trị. Nay lại xin nói nốt về truyện *Kiều*. Chủ-não truyện là một cái lý-tưởng chung của các bậc thi-hào cổ-kim : cái lý-tưởng về *tài* và *mệnh*, tài với mệnh sung-đốt nhau và tài thường bị thua mệnh ; người có tài, hoặc là người đàn ông tài-trí, hoặc là người đàn-bà nhan-sắc (*tài sắc*) thường phải chịu lắm cái khổ - nhục, mà kẻ tầm-thường không biết đến ; hay là như lời trong truyện nói rằng tạo-vật hay ghen kẻ sắc-tài, vì những người đàn-bà thật đẹp, không những đẹp ngoài nhan-sắc mà lại đẹp trong tinh-tinh, cũng là hạng người có tài, hạng người đặc-biệt cả, Tạo-vật đã sinh ra rồi hình như lại tiếc công mà đem lòng ghen ghét. Truyện bắt đầu mấy câu như sau này :

Trăm năm trong cõi người ta,

Chữ tài chữ mệnh khéo là ghét nhau.

Trải qua một cuộc bể dâu,
Những điều trông thấy mà đau đớn lòng.

Lạ gì bỉ-sắc tư-phong

Trời xanh quen thói má-hồng đánh ghen.

Depuis les tragiques grecs jusqu'aux romantiques modernes, les Byron, les Lamartine, les Vigny et les Musset, ce thème éternel de l'être de génie victime de la vie et de la destinée a toujours hanté les poètes. Mais tandis que les poètes d'Occident le traitent, ce thème, sur le mode lyrique et mystique, le poète annamite en fait en quelque sorte le *leit-motiv* d'une vie de femme malheureuse par sa beauté même, sa noblesse morale et son haut sentiment du devoir. C'est tout un roman qu'il compose sur ce motif principal, un roman infiniment pathétique, où une jeune fille, douée de toutes les grâces de l'esprit et du corps, une nature d'élite, placée entre l'amour et la piété filiale, a délibérément choisi la voie qui lui est la plus dure, s'est vendue pour sauver son père, et à partir de ce jour, roule de misère en misère jusque dans la boue la plus abjecte, mais, telle la fleur de lotus, au milieu de cette abjection même, conserve toujours le pur parfum de sa noblesse originelle.

Il y a dans ce poème des situations d'un profond pathétique et des vers de toute beauté. Je regrette de ne pouvoir vous les citer tous. Je tiens seulement à vous signaler, en même temps que sa haute valeur littéraire, la profonde moralité de ce chef-d'œuvre qui, depuis plus d'un siècle, a fait en quelque sorte l'éducation sentimentale et poétique de plusieurs générations de jeunes femmes et de jeunes filles de notre pays.

Je voudrais, avant de terminer, tirer une conclusion de cette rapide excursion à travers la poésie annamite.

D'après une opinion malheureusement assez courante, la langue annamite ne serait qu'un patois et elle est appelée à dispa-

Từ các nhà soạn bi-kịch Hi-lạp đời xưa, cho đến các thi-nhân về phái lãng-mạn đời nay, như Byron, LAMARTINE, VIGNY, MUSSET, massé, ào cũng vẫn băn-khoăn về một cái thiên-cổ đó; là cái đề người ta-tính thường bị cái số-mệnh nó hãm-hại. Nhưng các thi-nhân Tây-phương thờ trị cái đề đó theo lối huyền-ca, theo nghĩa thần-bí, mà nhà thi-nhân Việt-Nam thời lại lấy làm cái chủ-não một cuộc đời người đàn-bà, bị khổ-nhục vì có nhan-sắc đẹp, có lòng cao-thượng, và có cái quan-niệm khác thường về sự nghĩa-vụ. Lấy cái đề đó làm cốt mà đặt hẳn ra một bộ tiểu-thuyết, tiểu-thuyết rất bi-đát, tả một người con gái, tài-sắc đủ điều, tư-chất lỗi-lạc, đặt vào giữa cảnh hiểm-tình, sung-đột, phải quyết đường nào, bèn chọn đường nào là đường khắt-khẻ nhất cho mình, bán mình để cứu cha rồi tự ngày đó lưu-lạc hết cái khổ này đến cái nhục kia, chôn-hầm vào đất bùn ô-trọc, như il ne faut rien pour un cái hoa sen kia, dẫu ở trong bùn mà vẫn giữ được cái hương-vị thanh-cao thừa bình-tổ.

Trong truyện kiêu có nhiều cái cảnh rất là bi-thảm và nhiều câu thơ thật là tuyệt-diệu. Tôi tiếc không thể kể hết các ngài nghe. Tôi chỉ muốn nói đề các ngài biết cho rằng quyền truyện ấy đã có cái giá-trị tuyệt-cao về văn-chương, và có cái ý-nghĩa rất thâm về luân-lý, bấy lâu nay đã làm như một quyển sách giáo-khoa tu-ật-phẩm để khai-phát cái hồn thơ, đào-luyện cho linh-tinh của biết mấy đời đàn bà con gái ở nước chúng tôi.

Trước khi dừng nói, tôi xin kết-luận mấy câu về cái cuộc du-lịch qua-lea trong vườn thi-ca Nam-Việt này.

Theo một cái ý-kiến cũng thịnh-hành, thời tiếng An-Nam chẳng qua là một cái thô-âm, và dần-dần phải tiêu-diệt

raitre peu à peu pour faire place au français qui sera la langue officielle du pays, comme l'étaient les caractères chinois dans le japonais. Beaucoup de bons esprits s'imaginent que, du jour où tous les enfants annamites parleraient français, notre pays aurait fait un grand pas dans la voie du progrès. Nous estimons que cette opinion, pour générale qu'elle soit, est fautive, qu'elle est en tous cas fort simpliste et ne tient pas un compte exact des réalités. Une langue qui est parlée par dix-huit millions d'hommes; qui, pendant des siècles, a résisté victorieusement à l'emprise chinoise; qui, bien qu'ayant beaucoup emprunté aux caractères chinois dont elle dérive d'ailleurs en partie, comme le français du latin, a su conserver son individualité propre; qui, quoique n'ayant pas produit une bien riche littérature, faute d'avoir été cultivée par l'élite trop attachée aux vieilles humanités chinoises, a néanmoins, comme j'ai tâché de vous le montrer, son originalité, son charme, et sa beauté; eh bien, cette langue-là n'est pas un patois informe. Elle mérite de vivre. Elle mérite une place plus grande, a place qui lui revient dans l'enseignement qu'on donne au peuple qui l'a produite, enseignement qui jusqu'ici semble en faire un peu trop abstraction. Si un peuple vit par sa langue, nous tenons à vivre, donc à conserver intact et à enrichir dans la mesure du possible notre idiome national. Certes, il ne déplairait pas à l'élite annamite de voir de plus en plus généralisé l'enseignement du français; bien au contraire. Tous ceux d'entre nous qui travaillent à la renaissance de notre langue et de notre littérature sont des fervents admirateurs de la langue et de la littérature françaises; beau-

di, để cho tiếng Pháp thế vào, chữ Pháp sau này sẽ là cái văn-tự công trong nước, cũng như chữ nho đời xưa. Nhiều người tốt bụng quá tưởng rằng đến ngày nào hết thấy con trẻ An-Nam biết nói tiếng tây cả thời ngày ấy nước Nam sẽ bước được một bước lớn trên con đường tiến-bộ. Chúng tôi thiết-tưởng rằng cái ý-kiến ấy dẫu quảng-dại thật, nhưng thật là sai-lầm, hoặc là thật-thà quá và không thích-hợp với sự thực. Một thứ tiếng nói của mười tám triệu con người; trong bao nhiêu thế-kỷ đã chống-giữ được với tiếng Tàu; tuy có mượn chữ Tàu nhiều, vì một phần là do ở chữ Tàu mà ra, cũng như tiếng Pháp là do chữ la-tinh mà ra, nhưng vẫn giữ được cái thể-cách riêng; lại tuy rằng không sản được một cái văn-chương phong-phú, vì kẻ thượng-lưu học-thức quá ham-mê cái cổ-học của Tàu mà không hề rèn-tập đến tiếng quốc-âm của mình, song như tôi đã chỉ các ngài xem đó, cũng có cái đặc-sắc, cái phong-thú, cái vẻ đẹp riêng, — một thứ tiếng như thế quyết không phải là một cái thô-âm bất-thành-hình. Một thứ tiếng như thế đáng sinh-tồn lắm, đáng có một cái địa-vị lớn hơn, một cái địa-vị xứng-dáng trong sự giáo-dục ban-bổ cho cái dân đã sinh-sản ra nó, sự giáo-dục ấy hiện nay hình như không biết đến cái tiếng ấy là gì cả. Người ta thường nói một dân sống về tiếng nói, nếu quả như thế thì dân Việt-Nam chúng tôi quyết muốn sống đây, vậy quyết muốn bảo-tồn lấy tiếng quốc-âm của chúng tôi và tuyền-sức luyện-tập cho nó phong-phú thêm ra. Không phải rằng người thượng-lưu chúng tôi có ghét gì chữ Pháp mà không muốn cho mỗi ngày một lan rộng ra đâu; không phải thế. Trong bọn chúng tôi, bao nhiêu những người ra công chấn-hưng cho tiếng nước nhà, văn nước nhà, đều là những người hết lòng mộ-phục văn-chương ngôn-ngữ của qui-

coup ont bu avec délices à cette source fraîche et lumineuse, et en ont gardé à jamais le goût exquis. Ce que nous voudrions, c'est que cette diffusion de la langue française ne se fit pas au détriment de notre langue nationale. En quoi cela nous avancerait-il si tous les enfants annamites savaient baragouiner à peu près correctement quelques mots de français, — car ils ne doutent pas, les bons esprits dont j'ai parlé plus haut, que pour bien posséder une langue étrangère aussi différente de la notre que l'est le français, il faut une somme d'efforts, de volonté, de travail et d'énergie qui n'est pas à la portée de toutes les intelligences, qui n'est que l'apanage d'une petite élite, — en quoi cela nous avancerait-il si tous les enfants annamites savaient à peu près baragouiner le français et si en même temps ils désapprenaient leur langue maternelle, car le temps qu'ils auraient consacré à acquérir ces notions incomplètes d'une langue étrangère serait du temps perdu pour l'étude de leur propre langue? A quoi cela nous servirait-il d'avoir des bacheliers, des licenciés ou même des docteurs et des ingénieurs qui, une fois rentrés au pays, — c'est honteux à dire, mais c'est vrai, — ne savent plus parler leur langue, sont en quelque sorte dépaysés dans leur propre patrie? De ces perroquets savants, nous ne voudrions pas, nous n'en voudrions à aucun prix. Si le but supérieur de toute éducation est de contribuer au plein développement de la personnalité humaine, et si la personnalité humaine est toujours fonction d'abord de la race et du milieu, ensuite de ce fonds humain et universel qui de tous les temps et dans tous les pays constitue l'homme, et qui justement forme la base de la culture française, nous demandons à l'éducation

quốc cả; nhiều người đã được nếm vào cái suối nước trong mát sáng-sủa đó và không bao giờ quên được cái vị thanh-thú vô-cùng. Chúng tôi chỉ muốn một điều: là muốn rằng tiếng Pháp lan rộng ra mà không phương-hại đến tiếng quốc-âm của chúng tôi. Vì có ngày cả con trẻ trong nước Nam biết bập-bẹ được giảm ba câu tiếng tây, — vì rằng những ông tốt bụng kia có biết đâu cho rằng muốn cho thông được một thứ tiếng nước ngoài cái linh-thần nó khác hẳn với linh-thần chúng tôi như tiếng Pháp thì phải ra công, gắng sức, khó nhọc, cần-cù lắm, không phải ai ai cũng có thể học cho thông được, duy chỉ một số ít người có tư-chất thông-minh mà thôi, — vì có ngày cả con trẻ trong nước Nam biết bập-bẹ giảm ba câu tiếng tây mà đồng-thời lại quên hẳn tiếng nước nhà, vì cái thi-giờ đem ra để học được một thứ tiếng ngoại-quốc không đến nơi đến chốn như thế, tức là cái thi-giờ mất phí đi không học được tiếng của mình, như thế thì phỏng có tấn-tới được cho chúng tôi chút gì không? Học như thế mà thi đỗ được những ông tú, ông cử, ông nghè, hay là ông kỹ-sư gì nữa, khi về đến nước, — nói ra thì xấu hổ mà thật thế, — đến tiếng nước mình cũng không nói được nữa, về nước nhà mà hình như khách xa lạ vậy, như thế phỏng có ích-lợi gì cho nước không? Chẳng qua là một giống yêng khéo dạy mà thôi; giống yêng ấy, chúng tôi không muốn làm gì, các vàng chúng tôi cũng không muốn. Nếu cái mục-dịch cao-thượng của sự giáo-dục là phải giúp cho phát-siển được cái nhân-cách người ta, và nếu nhân-cách người ta là tùy-thuộc trước nhất ở như giống nòi, ở như xứ - sở, rồi ở như cái gốc đại-dồng của cả loài người ta từ cổ-kim Đông-Tây đến giờ, gốc ấy lại chính là cái gốc của văn-hóa nước Pháp đó, thì chúng tôi xin Qui-quốc

française de former de vrais Annamites, des Annamites complets et non pas des demis et des quarts d'Annamites. Ce ne sont pas ces Annamites incomplets qui n'ont qu'une culture pour ainsi dire unilatérale qui serviraient le mieux, comme on se l'imagine d'ordinaire, l'influence française dans notre pays, car du moment qu'ils ne parleraient plus la langue de leurs compatriotes, comment voulez-vous qu'ils aient une influence quelconque sur eux ? Ce sont des Annamites complets, si je puis ainsi dire, qui, tout en s'initiant à la science et à la civilisation modernes, restent toujours attachés à la langue et aux traditions de leur pays, qui peuvent le plus utilement servir et leur Patrie et la France. Que faudrait-il pour former de tels hommes ? Il faudrait un bon enseignement primaire donné en langue annamite qui, entre parenthèses, est parfaitement capable de donner un tel enseignement. Cet enseignement serait la base de tous les autres. C'est seulement au sortir de l'enseignement primaire qu'on ferait une sélection sérieuse : aux sujets d'élite capables de pousser plus loin leurs études, on enseignerait le français comme la première langue étrangère qui les préparerait à entrer dans les écoles secondaires, techniques et supérieures d'Indo-Chine et de France. Ceux-là, quand ils auraient achevé leurs études, seraient les mieux qualifiés, par la bonne base d'instruction primaire et nationale qu'ils posséderaient déjà et, qui les rapprocherait de leurs compatriotes pour initier ceux-ci à la culture nouvelle, Car — et c'est là encore une confusion et une erreur à dissiper, — la langue est une chose et la culture en est une autre ; il n'est pas nécessairement indispensable de savoir le français pour posséder la culture française ; cette

có giáo-dục cho chúng tôi nên giáo-dục thế nào để tạo-thành những người An-Nam trọn - vẹn, chớ đừng gây ra những giống An-Nam nửa mùa hay là chia tư có một phần như bây giờ. Không phải những người An-Nam khiếm-khuyết ấy, chỉ có cái học một bề mà thôi, là những người giúp được cho thế-lực của qui-quốc ở bên nước chúng tôi, như người ta thường tưởng lầm đâu, vì những hạng người ấy đến tiếng nước mình cũng không thuộc nữa, thì còn có ảnh-hưởng gì đối với kẻ đồng-bào nữa ? Phải là những người An-Nam trọn-vẹn, vừa thấu-thái được văn-minh học - thuật mới mà lại vừa gìn-giữ được ngôn-ngữ phong-tục của nước mình, mới có thể vừa giúp cho nước mình vừa giúp cho nước Pháp nên công được. Muốn đào-tạo cho được những người như thế thì phải làm thế nào ? Phải có một bậc phổ-thông-giáo-dục bằng tiếng An-Nam mới được, mà tiếng An - Nam không phải là không đủ tư-cách dạy được như thế. Bậc phổ-thông-giáo-dục ấy làm gốc cho các bậc khác. Sau khi tốt-nghiệp ở bậc ấy rồi mới kén chọn cho kỹ, học trò nào có tư-chất thông-minh, có thể học lên được các bậc trên, bấy giờ mới dạy cho tiếng Pháp làm tiếng ngoại-quốc thứ nhất để dự-bị cho vào học các trường trung-đẳng, cao-đẳng hay chuyên-môn ở Indochine hay ở Pháp. Những người ấy đến khi học đã thành-tài rồi, thời vì đã có một cái nền phổ-thông quốc-dân-giáo-dục từ trước, không đến nỗi cách-biệt với kẻ đồng-bào, bấy giờ thật là đủ tư-cách để đem cái học - thuật mới mà truyền dạy lại cho người mình. Vì còn có một cái ngộ-diễm này phải nên phá cho tan, là nhiều người cứ lẫn sự học với tiếng nói ; sự học là sự học mà tiếng nói là tiếng nói, không có lẫn được ; không tất-nhiên là cần phải biết tiếng Pháp mới gọi là có Pháp-

culture peut être transmise et beaucoup plus efficacement par le véhicule de la langue nationale. Par le système d'enseignement préconisé, tout Annamite sorti des écoles françaises serait apte à vulgariser, à diffuser par le moyen de la langue nationale, les connaissances qu'il aurait acquises en français, tandis qu'en ce moment, il y a une sorte de solution de continuité dans la formation intellectuelle de nos jeunes compatriotes qui tend à les détacher complètement de leur milieu.

Cette réforme n'est pas bien difficile, et le Gouvernement du Protectorat aura certainement à cœur de l'entreprendre quand il aura bien compris toute l'importance qui s'y attache.

Mais il n'est pas tout de former convenablement des Annamites capables de bien comprendre la pensée et la civilisation françaises et de les répandre parmi leurs compatriotes. Il est à souhaiter aussi qu'il y ait plus de Français qui s'intéressent à notre évolution, qui étudient sans parti-pris notre langue, notre littérature, notre histoire, notre civilisation ; il est à souhaiter, en un mot, qu'il y ait de la part des Français de France et d'Indochine, moins d'indifférence, plus de curiosité active et sympathique à l'égard de toutes les productions de l'esprit et de la pensée annamites.

C'est ainsi que nous pratiquerons de part et d'autre cette politique de collaboration, d'association, qu'ont proclamée si souvent en des paroles si éloquents tous les hommes éminents qui ont jusqu'ici assumé la charge des destinées de notre pays.

Paris, Juillet 1922

PHẠM QUỲNH

học; cái học ấy có thể truyền bằng tiếng quốc-âm mà truyền mau hơn là tiếng Pháp nhiều. Cứ theo cái cách giáo-dục như tôi bàn đó, thời người Việt-Nam nào ở trường tây ra cũng có đủ tư-cách truyền-bá bằng tiếng nước mình những điều ích-lợi mình đã học được bằng tiếng Pháp, chớ như bây giờ thời trông cách dạy-dỗ những bọn thanh-niên trong nước chúng tôi hình như đứt quãng đứt khúc, làm cho những bọn ấy đoạn-tuyệt quan-hệ với nơi giống xứ-sở mình.

Sự cải-cách đó, không có khó-khăn gì, chắc rằng Quý-Chính-phủ Bảo-hộ đến khi nào hiểu rõ sự quan-hệ, sẽ hết lòng sửa đổi cho phải cách.

Nhưng mà gây cho nên những người Việt-Nam có đủ tư-cách hiểu được văn minh học-thuật của nước Pháp để truyền-bá cho kẻ đồng-bào mình, cũng chưa đủ. Lại còn phải mong rằng có nhiều người Pháp đề tri đến sự tiến-bóa của chúng tôi, bình-tình mà nghiên-cứu về ngữ-ngôn, văn-tự, lịch-sử, văn-hóa của nước chúng tôi ; nói tóm lại, là nên mong rằng người Pháp ở Pháp và người Pháp ở Indochine, đối với những sự sáng-tạo về đường tư-tưởng, đường trí-thức của chúng tôi, không có lãnh-đạm như bây giờ, và tỏ ra cái cảm-tình đậm-đá hơn một chút.

Có thể thời hai bên mới thực được cái chính-sách Pháp-Việt-đề là cái chính-sách của bao nhiêu những qui-quan sang cai-trị nước chúng tôi từ trước đến giờ vẫn đã cố - động tuyên-bố trong những lời diễn-thuyết tốt đẹp biết bao nhiêu.

